

HISTOIRE – LITTÉRATURE

La mort de Don Juan d'Autriche au camp de Bouge, du roman à l'histoire

Marc RONVAUX

La découverte fortuite d'un recueil de nouvelles de l'auteure anglaise Marjorie Bowen m'a ramené à la mort à Bouge, le 1^{er} octobre 1578, de don Juan d'Autriche. La fin dramatique du vainqueur de la grande bataille navale de Lépante contre les Turcs (7 octobre 1571), une bonne année après sa rencontre à Namur avec la reine Margot et la prise inopinée de la citadelle, huit mois après la fameuse bataille de Gembloux, est un épisode unique de notre histoire locale et bien des historiens se sont penchés, avec des bonheurs divers, sur ses circonstances et ses causes très controversées¹.

Cette nouvelle n'est qu'une des très nombreuses œuvres de fiction qu'a inspirées aux écrivains de divers pays la figure de don Juan, depuis Juan Rufo et son épopée *La Austriada* (1584) jusqu'à nos jours². Son intérêt est

¹ La « contribution » la plus récente et la plus cocasse, dans la rubrique « historique » d'un magazine local paru fin 2022, parlait à ce propos, entre autres fadaïses, de troupes autrichiennes assiégeant Namur sous la conduite de don Juan, « deuxième personnage d'État autrichien », dont le corps fut rapatrié à Vienne...

² Citons, sans prétention à l'exhaustivité : Jean MISTLER, *Don Juan d'Autriche* ; Franz Funck-Brentano, *La Bataille de Lépante* ; Luis ZUECO, *Le Talisman de Lépante* ; Juan ANTONIO DE ZUNZUNEGUI, *Don Juan de Austria* ; Manuel FERNÁNDEZ Y GONZÁLEZ, *El príncipe don Juan de Austria* ; Antonio GALA, *La espada y la rosa* ; Luis DE LA SIERRA, *Lepanto, el día de los tres almirantes* ; Edward ROSSET, *Don Juan de Austria: Héroe de Lepanto* ; I. LEUTZ, *Der Sieger von Lepanto* ; Louis DE WOHL, *Der Sieger von Lepanto* (traduit en anglais sous le titre *The Last Crusader*) ; Juan DE ARIZA, *Don Juan de Austria o Las guerras de Flandes* ; Arturo USLAR PIETRI, *La visita en el tiempo* ; Hans PRUTZ, *Don Juan d'Autriche* ; Victor VON STRAUß UND TORNEY, *Don Juan de Austria* ; Heinz RIEDER, *Der letzte Ritter: Don Juan d'Autriche und die Schlacht bei Lepanto* ; Franz HERRE, *Don Juan d'Autriche* ; Heinz WOHLFART, *Don Juan de Austria, Der Stern von Lepanto*. On note aussi une tragédie en cinq actes, *Don Juan d'Autriche*, du dramaturge allemand Christian Dietrich Grabbe, créée en 1861, et même Claudel, dans *Le soulier de satin* rend son héroïne Sept-Épées à ce point amoureuse de don Juan d'Autriche qu'elle veut le rejoindre pour la bataille de Lépante.

de se concentrer sur les derniers jours à Namur du demi-frère de Philippe II, nommé par lui gouverneur général des Pays-Bas et célébré par l'Europe entière. Elle introduit donc idéalement la question de sa mort, et avant de donner un point de vue d'historien en examinant toutes les sources connues, je ne résiste pas au plaisir de mettre le lecteur au cœur du sujet en reproduisant l'intégralité de cette *short story*. Elle s'inspire étroitement de la narration de l'historien Stirling³, mais en optant clairement pour la thèse d'un assassinat par empoisonnement commis de sang-froid, donnant le mauvais rôle à Philippe II et surtout à Alexandre Farnèse, duc de Parme, neveu à la fois du bourreau et de la victime. Très romanesque, elle n'est pas dénuée de qualités littéraires, dont ma traduction ne rendra sans doute pas pleinement la mesure.

Sur la cause première de la mort de son héros, Marjorie Bowen retient une thèse qu'elle n'a pas inventée. Les fantasmes liés à cette fin prématurée d'un jeune homme de 33 ans sont en effet nombreux, tout comme ceux liés à ses amours agitées et même à sa naissance, puisque certains ont vu en lui le fruit d'un inceste de Charles Quint avec sa sœur Marie de Hongrie, ragot que Voltaire lui-même a cru devoir réfuter dans son *Dictionnaire philosophique*. Ils sont le fait des romanciers, mais aussi, on va le voir, de quelques historiens anciens, d'autant plus libres dans leurs propos que les archives personnelles de don Juan n'ont pas été conservées, Philippe II ayant ordonné leur destruction. Si les causes de la mort de don Juan sont controversées, le personnage lui-même fait l'unanimité, généralement posé en modèle du héros pieux, généreux, sans peur et sans reproche. C'est paradoxal si l'on sait que les lendemains de Lépante ont vu ordonner des massacres et des déportations à grande échelle⁴, tout comme la bataille de Gembloux a été suivie à Namur d'exécutions de masse⁵.

³ Sir W. STIRLING-MAXWELL, *Don Juan de Austria*, 2 vol., Londres, 1883.

⁴ Voir ainsi L. TORRES, « Lucas y sombras de don Juan de Austria », *e-Spania*, t. 23, 2016 [en ligne]. DOI : <https://doi.org/10.4000/e-spania.25312>

⁵ M. RONVAUX, « La bataille de Gembloux (31 janvier 1578) », dans *Le Guetteur Wallon*, 81^e année, 2005, p. 112-136.



Marjorie Bowen (de son vrai nom Margaret Gabrielle Vere Long) est une auteure de fiction anglaise, née en 1885 et morte en 1952. Née dans la pauvreté, elle écrit à l'âge de seize ans un premier roman historique intitulé *La Vipère de Milan*, qui a pour cadre l'Italie médiévale. D'abord refusé comme inapproprié comme venant d'une jeune fille, il devient finalement un best-seller. Marjorie Bowen vit alors de sa plume, écrivant plus de 150 livres sous divers pseudonymes, principalement des romans historiques et des fictions inspirées par le surnaturel ou l'horreur ;

six d'entre eux sont adaptés au cinéma. *God's Playthings* (*Les Jouets de Dieu*), publié en 1912, est un recueil de nouvelles inspirées de la biographie de personnages historiques. Parmi elles, le récit de la mort dramatique de Don Juan d'Autriche à Namur en 1578...

1. Le camp à l'extérieur de Namur

Don Juan d'Autriche

« Sa Majesté ne résout rien ; du moins, on me tient ignorant de ses intentions. Je pousse des cris, mais en vain. Il est clair qu'on nous laisse ici pour y languir jusqu'à notre dernier soupir. »

Don Juan à Mendoza, le 16 septembre 1578,
depuis « le camp » à l'extérieur de Namur.

« Nos vies sont en jeu et tout que nous demandons, c'est de les perdre avec honneur ».

Don Juan à Philippe II, le 20 septembre 1578,
depuis « le camp » à l'extérieur de Namur.

L'armée impériale, composée d'Allemands, de Wallons et de régiments espagnols, campait à l'extérieur de Namur, au confluent de la

Sambre et de la Meuse, où Charles Quint s'était déjà retranché auparavant sous la pression des forces d'Henri II.

Le commandant de l'armée était le fils de Charles Quint, don Juan d'Autriche, le héros de la chrétienté armée contre l'infidèle, le vainqueur de Lépante, le conquérant de Tunis, béni par le Pape, nom brillant en Europe, demi-frère du grand roi Philippe et fils d'une servante, de sang royal, né près d'un trône dont il fut à jamais écarté, prince et pourtant homme du peuple. Il avait brillé de mille feux sur l'Europe, le roi l'avait flatté, caressé et utilisé. Par faveur du roi, il avait balayé en conquérant l'Italie, la Sicile et l'Afrique, se hissant presque à portée d'un trône ; par faveur du roi, il avait été envoyé pour écraser les hérétiques rebelles qui se soulevaient contre la puissance de l'Espagne aux Pays-Bas.

Et maintenant le roi restait silencieux ; il semblait qu'il avait l'intention de l'abandonner. Antonio Pérez avait toujours l'oreille du roi, et il détestait don Juan. Escovedo, secrétaire et favori du prince, avait été assassiné dans les rues de Madrid sur son ordre⁶. Quand don Juan apprit cette nouvelle, il pensa que lui-même ne connaîtrait pas une fin plus heureuse et que Pérez voulait sa perte. Le roi ne répondait pas à ses lettres, et sa gloire creva comme une bulle. Il avait été trop grand, trop aimé, trop populaire et Philippe ne tolérait aucun rival.

Et maintenant, les choses commençaient à mal tourner. Le prince Guillaume d'Orange, jadis au service du père de Don Juan et maintenant le capitaine des hérétiques, marchait contre lui avec une armée puissante ; le duc d'Anjou se joignait à la cause des rebelles, et la reine d'Angleterre, Élisabeth Tudor, se décidait enfin à leur envoyer aussi du secours.

Les ennemis s'étaient affrontés et la journée de Rynemants⁷ avait presque été une défaite pour Don Juan. Le sentiment d'être pourchassé

⁶ Les intrigues du secrétaire royal Antonio Pérez del Hierro (1540-1611) ont en effet conduit au meurtre de Juan de Escob(v)edo, secrétaire de don Juan, la nuit du lundi de Pâques (31 mars) 1578. Don Juan a écrit de Beaumot, le 20 avril, une longue lettre au roi l'appelant au châtimement des coupables et à la générosité pour sa famille. Il a été reconnu que les accusations étaient fausses, ce qui lui valut d'être arrêté l'année suivante.

⁷ Bataille mineure disputée le 1^{er} août 1578 à Rijmenam (aujourd'hui commune de Bonheiden, à l'est de Malines, dans la province d'Anvers). Les rebelles menés par Maximilien de Hénin-Liétard, comte de Boussu, et François de la Noue, y ont plutôt eu le dessus sur les troupes de don Juan d'Autriche et Alexandre Farnèse, modeste revanche au désastre subi le 31 janvier entre Namur et Gembloux.

et traqué commençait à le tarauder. Dans l'éclat du Midi, tout s'était bien passé pour lui, mais ici, dans les maudits Pays-Bas, chaque pas qu'il faisait semblait le rapprocher de sa tombe.

La mort d'Escovedo le hantait jour et nuit et le roi ne daignait pas lui écrire. Don Juan commença à craindre et à haïr son second, le prince de Parme, Alessandro Farnese, homme de son âge et néanmoins son neveu, car la mère de Farnèse n'était autre que Marguerite, la fille de Charles Quint⁸. Farnèse avait la confiance du roi, don Juan le savait et cela lui faisait peur. Il commençait à redouter jusqu'à l'aspect de cette sombre figure italienne, qui lui semblait celle d'un espion ou d'un bourreau.

Lorsqu'il avait combattu Boussu à Rynemants, il avait été malade ; lorsqu'il avait tenu l'inutile conférence avec les émissaires anglais, il avait à peine pu se tenir à cheval, et lorsqu'il revint sur les hauteurs de Bouge, hors des remparts de Namur, il tomba à genoux alors qu'il descendait de sa monture et ne put se relever en raison du poids de son armure.

On le porta au quartier du régiment de Figueroa et on l'y logea dans le pigeonnier ou le poulailleur d'une ferme flamande que les canons espagnols avaient démolie. Personne ne savait de quel mal il souffrait ; certains parlaient de la peste, d'autres de la fièvre hollandaise, d'autres disaient que les fatigues et les délices de l'Italie l'avaient épuisé. Sa fièvre allait croissante. Il écrivit à Mendoza, l'agent espagnol à Gênes ; il écrivit à Andrea d'Aria, son compagnon d'armes de Lépante, il écrivit au roi. Tout cela avec peu d'espoir, car il se sentait abandonné.

Monseigneur François d'Anjou, frère du roi de France, était alors à Mons, où il avait pris le titre de défenseur des Pays-Bas contre la tyrannie espagnole. Don Juan ne disposait que de dix-huit mille hommes, dont six mille Espagnols, troupes anciennes et éprouvées, le reste n'étant composé que de mercenaires wallons et allemands d'une loyauté douteuse. Ils n'avaient guère d'artillerie et peu de poudre. La peste apparut dans le camp, une grande partie de la petite armée tomba

⁸ Alexandre Farnèse (1545-1592) est le fils de Marguerite de Parme, elle-même fille naturelle de Charles Quint. Quoiqu'un peu plus âgé que don Juan – si l'on retient 1547 comme l'année de la naissance de celui-ci – il est donc son neveu. Fin 1577, il dirige l'armée espagnole envoyée au secours de ce dernier, avec qui il remporte le 31 janvier 1578 la fameuse bataille de Gembloux. Il est nommé gouverneur des Pays-Bas à la mort de don Juan.

malade et mourut. On apprit que les Anglais faisaient voile vers Flessingue et que Guillaume d'Orange avançait sur Namur.

Don Juan d'Autriche était couché dans le pigeonnier, prostré de fièvre, triste et silencieux. C'était la fin de septembre. Les jours de beau temps se succédaient et une lumière paisible couleur miel baignait le campement, les deux rivières et les fortifications de Namur. Les moulins à vent restaient immobiles dans l'air stagnant ; les quelques saules qui bordaient la rivière étaient passés du gris vert à l'ambre terne et secouaient leurs longues feuilles sur la berge molle et boueuse. L'horizon était voilé de brume, jaune, doux et lugubre ; la nuit, la lune d'un rose or pâle brillait à travers les vapeurs sombres et languissantes ; le matin, le soleil se levait, scintillant à travers de tristes brumes, et au-dessus du campement s'accrochaient, jour et nuit, les fumées de la peste, de la fièvre, les exhalaisons de décomposition et de maladie, les miasmes évoquant la mort.

Juan d'Autriche détestait cet endroit aussi passionnément qu'il avait aimé Naples et la Sicile. La plaine formée par les deux rivières embrassant la ville de Namur lui paraissait détestable comme un chemin de l'enfer. Il redoutait les nuits chaudes et humides, les longues journées brumeuses, les ciels voilés du Nord, l'horizon plat, lointain et mélancolique, et il les détestait d'autant plus qu'il avait parfois l'impression qu'il ne verrait jamais d'autres cieux que ceux-ci, que jamais il ne verrait de lune ou de soleil se lever sur une autre ville que cette haute forteresse crénelée de Namur.

Il était pris au piège, abandonné, oublié. Le héros de Lépante, le conquérant de Tunis mourait misérable et abandonné dans ce marais infâme ! Il décida, lorsque la fièvre lui rendit l'esprit clair, qu'il ne mourrait pas, qu'il vivrait pour affronter Philippe à l'Escorial et lui demander des comptes, pour cela et pour d'autres choses.

Le 28 septembre, il se confessa, et le même jour, il reçut la communion. Son confesseur, Francisco Orantes, lui dit qu'il était mourant, mais il s'en moqua. Le soir, il fut pris de délire et pendant deux jours, il resta inconscient, en proie à de grands tourments, parlant sans cesse de guerres, de soldats, de conquêtes et d'armes.

Le 1^{er} octobre, la fièvre s'apaisa et il parut aller beaucoup mieux. Vers l'aube, il sombra dans un court sommeil et quand il fit pleinement jour, il se réveilla et envoya chercher le prince de Parme. Lorsque le général

arriva, Juan d'Autriche s'appuya sur le coude et le regarda avec une sorte d'attention pénétrante. Farnèse resta debout dans l'embrasure de la pauvre porte, regardant fixement le malade.

Le pigeonnier dans lequel reposait Don Juan avait la taille d'une petite tente. Elle était faite d'argile et les murs étaient percés de niches pour les oiseaux. Un des murs avait disparu, et c'est par là qu'entrait à flots la lumière de ce soleil du Nord, brumeux et turbide, car la toile tendue sur l'ouverture avait été écartée pour laisser passer l'air. Sur le sol de terre battue, un tapis d'Arras avait été déroulé ; il y avait quelques chaises de camp en acier et en cuir ; dans un coin se trouvait une pile d'armures, de casques, de pièces de cuirasse, de croisières, de jambières, damasquinées de noir et d'or et tenues par des sangles écarlates ; au-dessus se balançaient une lanterne et un crucifix.

Face à l'entrée, le fils de l'empereur était couché sur une pile de riches manteaux et de vêtements brodés de mille couleurs, dans mille motifs de fantaisie ; deux coussins tissés d'or servaient à soutenir sa tête et brillaient de façon incongrue contre le mur d'argile terne. Il était enveloppé jusqu'à la poitrine d'un manteau noir et orange, tandis qu'une robe de samit cramoisi doublée de fourrure de renard couvrait ses membres inférieurs. La fine chemise à volants qu'il portait avait été déchirée dans ses délires, laissant voir la gorge et la ligne décharnée des épaules.

Son visage était blafard, avec cette pâleur pure des blonds, et ses longs cheveux clairs et ondulés s'accrochaient à son front humide, pendant tout ébouriffés de chaque côté de ses joues creuses. Ses grands yeux gris, dont l'expression habituelle était si joyeuse, insouciante et ardente, brillaient maintenant de l'éclat de la fièvre et s'assombrissaient de la teinte bleuâtre qui colorait ses lèvres serrées. Sa main droite, sur laquelle étincelait un anneau d'émeraude, s'agrippait aux linges couvrant son cœur ; l'autre était crispée sur le sol par l'effort qu'il faisait pour soutenir son corps. Dans la niche au-dessus de lui, un pigeon blanc solitaire, satisfait, observait sa maison envahie.

Alessandro Farnese, grand et très mince, les cheveux noirs, vêtu de noir de la tête aux pieds, sauf une grande chaîne d'or et de bijoux sur son doublet de velours, laissa retomber le rideau improvisé sur l'embrasure de la porte et se tint appuyé contre le mur, sans quitter de ses yeux

sombres le prince, dont le regard étincelant le scrutait féroce en retour.

- Votre Altesse est pleinement en possession de ses moyens aujourd'hui », dit-il.

Sa voix était douce, grave, soigneusement posée, comme son expression et ses gestes. Les favoris de Philippe avaient toujours cette façon tranquille de s'exprimer.

- Je ne peux pas dire si je guérirai ou non, répondit don Juan d'une voix rauque. Mais ce que je sais, c'est que Sa Majesté m'a abandonné.

Le prince de Parme prit son coude droit de la main gauche et porta la droite à son menton pointu.

- Vous parlez trop franchement, señor », dit-il.

Son esprit subtil n'aimait pas la hardiesse de la parole et de l'action et ces qualités l'avaient toujours gêné chez Don Juan.

- J'en ai fini avec les faux-semblants », répondit le prince. Je crois que je dois être en train de mourir, car je me soucie peu de ce qui se passe sur la terre. Je suis curieux, et c'est pour cela que je vous ai fait venir.

Il s'arrêta pour reprendre des forces.

- Pourquoi le roi m'a-t-il abandonné ? » demanda-t-il avec rage.

- Même si c'était le cas, dit Alessandro Farnese, comment pourrais-je le savoir ?

- C'est la vérité et tu le sais, répondit Don Juan. Le roi m'a renversé et il te met à ma place.

Le prince de Parme leva ses sourcils sombres et arqués.

- J'étais perdu quand ils ont tué Escovedo, murmura-t-il. C'était mon dernier ami. Il aurait été plus honorable de mourir le champ de bataille...

Farnèse répondit doucement :

- Votre Altesse gagnera encore de nombreuses batailles.

Le fils de l'Empereur lui sourit.

- Qu'est-ce que Philippe vous a payé pour me tromper ? demanda-t-il.

La joue de l'Italien s'empourpra légèrement, et un léger frémissement qui pouvait être de rage ou de peur, traversa son corps sensible.

- La fièvre vous reprend, señor, dit-il froidement.

Don Juan se remit péniblement sur son séant.

- Non, répondit-il d'un air terrible, j'ai l'esprit très clair. Je vois ce que j'ai été toute ma vie, le jouet de Philippe, et c'est fini. J'ai rêvé d'être roi ! Il a usé de moi jusqu'à ce que je m'élève trop haut, puis il m'a rejeté. Et vous, señor, vous prendrez ma place. Il n'a jamais été prévu que je quitte les Pays-Bas. Il n'a jamais été question que je revienne vainqueur à Madrid, à la fois comme son serviteur et son frère. J'ai bien servi le roi et il m'a récompensé à sa manière.

Il mit les mains devant son visage et un frisson lui parcourut le corps, car en ce moment, il pensa à tout ce passé glorieux qui se terminait si soudainement et si terriblement.

- Je souffre ! gémit-il. Jésus et Marie, que je souffre !

Il tomba prostré, la face contre terre, sur le canapé renversé, et la lumière plus intense du soleil jouait sur les mèches éparses de ses cheveux blonds, comme dans un éclat moqueur. Le prince de Parme souleva le rideau devant la porte et s'adressa à l'un de ses serviteurs qui attendaient dehors, puis traversèrent et s'agenouillèrent à côté du général.

- Prince, dit-il à voix basse, la fièvre vous a fait délirer...

Juan leva la tête.

- Je ne suis pas prince, répondit-il. Je ne l'ai jamais été, mais ce que je suis, votre mère l'est aussi, Farnèse, et vous et moi, nous sommes souillés de la même manière.

Une pâleur malade se glissa sur la joue de l'Italien. Il joignit les doigts, comme s'il implorait la patience par une prière.

- Mais vous êtes trop rusé pour vous laisser tromper comme je l'ai été, reprit don Juan faiblement. Vous ne rêveriez jamais comme j'ai rêvé d'être infant d'Espagne, d'être un roi ! C'est pour cela que Philippe vous épargne, car vous lui êtes utile, Farnèse, alors que moi, il m'écrase du pied parce que j'ai osé viser trop haut. Mais nous sommes tous les deux ses marionnettes.

Le prince de Parme serra les mains jusqu'à ce que les jointures fussent blanches à travers la peau foncée.

- Vous m'avez toujours haï, s'écria don Juan.

- Souffrez-vous ? demanda doucement Farnèse.
- Les tourments de l'enfer, répondit le malade avec un sourire fantomatique. Il y a un feu qui me ronge le cœur, le sang, la cervelle.

Le visage du prince de Parme changea d'une manière extraordinaire. Ce ne fut qu'un léger changement, mais qui transforma son expression en celle d'une cruauté absolue et satisfaite. Cependant, don Juan gardait les yeux fermés et ne remarqua pas ce regard qui se posait sur lui.

Farnèse parla, et sa voix était encore très douce.

- Votre Altesse boira-t-elle cette potion ?

Le prince leva ses paupières brûlantes et vit son page s'avancer avec un gobelet de cristal de roche, dans lequel flottait un liquide d'or pâle. Le garçon le donna à Farnèse agenouillé, qui le prit entre ses deux longues mains, sombres et adroites.

- Ce rafraîchissement a souvent apaisé Votre Altesse, dit-il.

Don Juan se hissa jusqu'à la position assise ; alors qu'il remuait, un vertige le saisit et il lui sembla que les murs d'argile, le coin de ciel et la figure de Farnèse se balançaient autour de lui comme des reflets dans une eau agitée. Il serra les dents et tendit ses mains brûlantes vers le gobelet. Alors qu'il buvait, une douce langueur et l'apaisement bienfaisant de sa douleur l'envahirent. Il avala la dernière goutte et poussa un petit soupir lorsque Farnèse enleva la coupe brillante des mains qui l'étreignaient faiblement. En retombant sur ses coussins, il remarqua qu'une goutte de liquide était tombée sur le coussin de brocart et y était restée, telle une perle d'ambre retenant une étincelle de soleil.

Le prince de Parme se leva silencieusement et, faisant signe au page, il laissa le malade seul. Une lassitude exquise s'empara de don Juan. Ses membres se détendirent, une respiration aisée lui revint, il eut la certitude qu'il y avait devant lui les longues années d'une vie glorieuse et douce. Il ne lui fallait que recouvrer la santé, vaincre les hérétiques et retourner en Espagne pour confondre ce scélérat de Pérez...

Il perdait peu à peu conscience. La mer bleue de l'Italie commença à se former devant ses yeux, une étendue infinie de couleurs célestes sur laquelle naviguaient les galères d'Espagne, de Gênes et de Venise, fondant sur la flotte infidèle. Le vainqueur de Lépante tressaillit de joie.

Il s'imaginait qu'il était de retour à Naples, en Sicile. Le parfum chaud d'un millier de fleurs flottait autour des colonnes de rose et d'ambre des temples païens, tandis que des fenêtres d'or et des palais peints, des femmes aux yeux noirs le regardaient, s'appuyant aux plis d'une tapisserie scintillante et enroulant des couronnes torsadées de roses et de lauriers dans leurs doigts ornés de bijoux. Il vit le myrte avec les frêles fleurs nuptiales, il vit les vignes aux raisins opulents, il vit des dames en robes chargées de bijoux, les lourdes manches glissant sur leurs épaules polies, il vit des paysannes aux visages rouges et aux cheveux sombres... Puis ces images s'évanouirent. Il fut soudain dans le sombre silence de l'Escorial. Son terrible frère lui parlait, le caressait ; puis Perez tira un rideau derrière lui, et il vit son confident Escovedo, étendu sur une bière, ensanglantée, avec un visage angoissé. Don Juan gémit et ouvrit les yeux. Il était étourdi. Il frappa les coussins de ses mains.

- Escovedo ! » murmura-t-il. Escovedo ! »

Au-dessus de lui, le pigeon, effrayé par son mouvement brusque, s'envola par-dessus sa tête et prit le chemin de la liberté en passant par la brèche du mur. Juan d'Autriche frissonna et sursauta à l'éclair rapide des ailes blanches, comme si un ange l'avait survolé.

- Je suis un grand pécheur, dit-il, les lèvres tremblantes.

Il se souvint de la façon dont le pape l'avait embrassé et béni après Lépante. Il espéra qu'au cas où il mourrait, Dieu s'en souviendrait aussi, ainsi que de la façon dont il avait occis l'infidèle sur la côte de l'Afrique. Son esprit s'éclaircit, il chercha Farnèse des yeux autour de lui, appela son secrétaire, son page, mais personne ne vint. Il restait immobile, songeant maintenant à la grande ambition, à la grande chimère de sa vie, le désir passionné d'être reconnu comme de sang royal, en tant que prince, pour être un jour être roi. Il avait rêvé qu'il pourrait être roi dans bien des pays, et même roi d'Angleterre avec Marie Stuart pour épouse, mais il n'avait même jamais été reconnu comme prince d'Espagne. Toutes les promesses de Philippe, toutes ses flatteries n'étaient rien. Tant qu'il était utile, il avait été cajolé, mais quand il s'était trop élevé, on l'avait abandonné, laissé sans armes, sans argent, sans hommes, avec Farnèse qui le surveillait nuit et jour. Et ils avaient tué l'homme qu'il aimait, son ami, son confident, Escovedo. Ce méfait lui revint à l'esprit, horrible, insistant, brûlant son cœur de rage. Il ne pouvait pardonner à Pérez, il ne pouvait pardonner à Philippe.

Dans la souffrance de l'esprit et du corps, il se balançait d'un côté à l'autre. L'un des coussins dorés glissa sous lui, mais il était trop faible pour le remettre en place. Il le regarda d'un œil vague, s'assit bientôt avec un regain de force soudain et le désigna d'un doigt tremblant. Sur le brocart d'or se trouvait un trou noir rond où le tissu avait été brûlé. Don Juan se mit à rire. Il se souvint de la goutte jaune de liquide qui avait brillé sur le riche tissu. Il cria pour que quelqu'un vienne. Il n'y eut pas de réponse. Il supposa que ses gens, croyant qu'il souffrait de la peste, ne voulaient pas s'approcher de lui par peur.

Il attendit. Son attention se détourna du coussin ; il entendit les trompettes au-dehors et sourit. Bientôt un groupe de cavaliers passa au galop. Il put les apercevoir par l'ouverture du mur. L'un d'eux portait son drapeau, une croix sur l'étendard royal avec la fière légende : *In hoc haereticos signo vici Turcos ; in hoc signo vincam haereticos*⁹. Les lourds plis de soie ramenaient la devise à l'esprit du prince, il pensa à sa victoire de Gembloux.

- Je pourrais les vaincre maintenant, murmura-t-il, si j'étais à cheval avec un millier d'hommes derrière moi...

Le soleil des Pays-Bas s'insinuait jusqu'au sol et faisait miroiter l'armure dans le coin, montrant les traces et les marques, les courroies usées, les sangles fatiguées, les belles incrustations d'or et les longs plumets d'un blanc pur flottant au-dessus du casque. Juan d'Autriche frissonna à la vue du ciel pâle, de la lumière pâle du soleil. Il aspirait passionnément au Midi, à toute la chaleur pourpre, à l'ombre violette, aux heures douces du silence dans une chambre de marbre surplombant la mer, à l'obscurité brillante du laurier et du houx.

- Je ne mourrai pas ici, dit-il d'une voix de gorge.

Bientôt son confesseur arriva, un prêtre au pas lent, qui lui demanda s'il ne ferait pas son testament.

- Non, car je n'ai rien à laisser, répondit-il, et donc ce souci m'est épargné.

Francisco Orantes lui demanda alors s'il voulait faire tirer la toile par-dessus le toit et le mur brisés, car le soleil se glissait tout près de son

⁹ « Par ce signe, j'ai vaincu les Turcs, par ce signe, je vaincrai les hérétiques. » Don Juan aurait fait peindre cette devise sur ses étendards à son arrivée aux Pays-Bas.

visage. Il répondit par l'affirmative et la chose fut faite. La grange n'était plus éclairée que par le jour de la petite fenêtre.

- Mon père, je ne suis pas mourant, dit don Juan. Quand je mourrai, ce sera en Espagne ou en Italie. Dites-le au roi, dites-lui que je sais qu'il me veut mort, mais que je ne mourrai pas comme ça.

Le prêtre, voyant qu'il perdait la tête, ne répondit rien, mais il s'approcha et tâta son poignet et son front.

- Du poison, dit vivement don Juan. Le poison, pourquoi pas l'épée, comme pour Escovedo ? J'ai fait ma paix avec le Ciel, mais quand Philippe s'innocentera-t-il lui-même devant Dieu ?

Le prêtre s'éloigna silencieusement comme il était venu. Le malade fixait la pénombre. Son sang s'enflammait avec le retour de l'agonie.

- Philippe ! s'écria-t-il. Philippe ! Veux-tu m'enterrer à l'Escorial ? Si je meurs, me mettras-tu aux côtés de mon père ? C'est mon père aussi bien que le tien, Philippe ! Tenez-moi la main, quelqu'un, avez-vous donc tous peur ? Ce n'est pas la peste. J'ai regardé les hérétiques brûler, c'est moi qui brûle maintenant. Je n'irai pas en enfer, je suis absous. Mais qui absoudra Philippe ? Laissez-moi un peu de repos...

Le prêtre se tenait immobile près de l'entrée, l'observant. Juan se laissa retomber dans le silence, puis Francisco Orantes revint à son côté et fixa, aussi intensément que le permettait la faible lumière, ce visage jeune, beau et tourmenté. Le prince était inconscient. La main blafarde du prêtre se glissa doucement vers le cœur, qui battait encore, bien que faiblement, comme à regret. Farnèse entra.

- Il dort, dit Francisco Orantes.

Le prince de Parme ne répondit rien. Une légère convulsion l'ébranla, et son visage fut balayé d'un regard d'orgueil et d'ambition sans bornes, qui déformait hideusement ses beaux traits. Le prêtre leva les yeux vers lui et s'éloigna.

- Cela semble une fin ignoble pour quelqu'un qui aimait tant la vie, murmura-t-il.

Farnèse toucha sa longue chaîne gemmée.

- Vous servez Philippe, répondit-il froidement.

Don Juan reprit conscience avec difficulté, ouvrit les yeux et leva les yeux. Les deux hommes étaient penchés sur lui. Une sensation

l'étreignit, qu'il n'avait jamais connue auparavant de toute sa vie, une sensation de peur sauvage. Il lutta contre sa faiblesse et se redressa avec difficulté.

- N'y a-t-il personne pour m'aider ? implora-t-il. Pour me sauver de Philippe et de ses affidés ! Jésus, toi que j'ai servi en Afrique, ne me laisse pas mourir de cette façon !

Farnèse se pencha vivement et attrapa le prince par l'épaule.

- Chut ! dit-il, Chut !

Et il le força doucement à se replonger dans les coussins. Juan lui résista de toutes ses faibles forces, les yeux brillants de terreur.

- Vous m'assassinez comme Carlos a été assassiné, et Escovedo, dit-il d'une voix rauque, brisée, mais tendue par la peur. Comme tu seras assassiné quand Philippe en aura assez de toi. Je ne veux pas mourir, je... je ne veux pas...

- Chut ! dit encore Farnèse.

Juan s'éloigna de lui et s'accroupit contre le mur.

- Je fais de toi mon héritier, haleta-t-il, héritier de tous mes honneurs, de tous mes ordres. Philippe t'a désigné comme mon successeur. Je te laisse héritier de ma mort, de la solitude et l'exil. Quand donc un de ceux qui ont servi Philippe a-t-il échappé à cette récompense ?

Le prêtre frissonnait tandis qu'il inclinait la tête, mais Farnèse écoutait patiemment comme un homme qui attend la fin de quelque chose qui doit nécessairement finir. La peur du prince s'accrût et se transforma en une passion plus forte, la haine. Il crut voir dans ces deux instruments du roi un symbole des deux choses qui avaient suivi de près sa gloire tout au long de sa vie, la toute-puissante cruauté de son frère qui avait utilisé ses dons, ses succès, sa popularité à son profit, l'avait attiré avec la promesse toujours vaine de récompenses, et l'opinion du monde que la flétrissure de sa mère égalait la splendeur de son père et l'empêchait de faire ce dernier pas vers le rang royal. Elle l'en avait effectivement empêché, et il voyait bien maintenant combien son ambition, dès le début, avait été vaine...

- Si je revenais à la vie, je ne servais pas Philippe, murmura-t-il.

Puis la douleur commença à le saisir et l'agripper, de sorte qu'il devint inconscient de tout, sauf de son agonie physique. Il tomba sur le visage

et s'agrippa aux riches manteaux sur lesquels il était couché, gémissant et hurlant des divagations blasphématoires.

- Il n'a pas beaucoup de courage, après tout, dit Farnèse, qui avait vu souffrir si souvent qu'aucune angoisse ne pouvait l'émouvoir. Ses yeux froids s'étaient maintes fois posés sur des hommes et des femmes en proie aux flammes sur le bûcher avec la même expression de cruelle indifférence avec laquelle ils se posaient maintenant sur cet homme de son propre sang, qui avait servi un temps et n'était plus utile à la politique de l'Espagne.

Combien de temps cela va-t-il durer ? demanda le prêtre.

- Je ne saurais le dire, répondit le prince de Parme. Il doit avoir une grande force.
- Il l'avait jusqu'à ce qu'il la consomme dans les délices de l'Italie, rétorqua Francisco Orantes. Une vie comme la sienne, señor, ne connaît pas la vieillesse...
- Escovedo ! Escovedo ! gémit don Juan. Aidez-moi ! Sauvez-moi ! Je brûle, je brûle jusqu'à l'os, jusqu'à la moelle ! Jésus ! Jésus et Marie !
- Oui, priez pour vos péchés, observa sombrement Farnèse, ou vous irez nourrir les flammes qui brûlent pour l'éternité.
- Non, señor, dit le prêtre. Il s'est confessé et a reçu l'absolution.
- Qui absoudra Philippe ? murmura don Juan, qui avait saisi la phrase. Je voudrais ne pas avoir trahi don Carlos. Comme c'est affreux de mourir !

Des gouttes de sueur perçaient sur son front et ses doigts tremblaient sur le brocart qui le recouvrait.

- La guerre, murmura-t-il, la guerre.

Il pensa aux grandes armées qui balayaient çà et là les Pays-Bas, à tous les remous et tumultes de l'Europe au travers desquels il s'était ébattu si gaiement, si magnifiquement, à l'infidèle combattu en Afrique. Il ne pensait pas du tout à son enfance. La vie semblait avoir commencé pour lui le jour où il avait rencontré le roi pour la première fois sur la clairière de la verte forêt.

- Priez, exhorta le prêtre, priez, señor.

Il secoua faiblement la tête. Il ne craignait nullement Dieu, mais seulement Philippe. D'ailleurs, il n'avait pas l'intention de mourir.

L'affreuse douleur s'atténuait dans ses veines. Il se retourna et leva les yeux vers Farnèse.

- Où mettrons-nous votre corps quand votre âme vous aura quitté ? » demanda le prêtre.

Les yeux du malade brillèrent.

- L'Escorial, murmura-t-il. Philippe, s'il se souvient de Lépante, pourra m'accorder cela. Sinon, alors Notre-Dame de Montserrat. Mais je ne suis pas en train de mourir, ajouta-t-il. Ma vie n'est pas finie, vous devez le voir, ma vie n'est pas finie.

Un sentiment extraordinaire de paix l'envahit. Il s'en étonna et ferma les yeux. Il revit les mers bleues siciliennes qui l'entouraient et entendit leurs vagues clapoter dans ses oreilles.

- Je vais dormir maintenant, pensa-t-il, et quand je me réveillerai, je préparerai la victoire, la vie est si longue et je suis si jeune...

Il sourit, car l'agonie avait cessé, et il n'avait plus la conscience de son corps. Sa tête s'inclina d'un côté, de sorte que son visage était tourné vers le mur. Francisco Orantes se releva de la position agenouillée.

- Il est mort très doucement, dit-il. Son âme est passée aussi légèrement que l'oiseau sur la branche.

Farnèse fit le signe de la croix, et sa figure se dilata d'orgueil, d'ambition et d'autorité. Il se dirigea vers l'armure posée dans le coin et ramassa le bâton de commandement du mort.

Philippe enterra son frère dans l'Escorial près du grand empereur, leur père.



Portrait de don Juan daté de 1567 par Alonso Sanchez Coello (1531-1588).

2. Les sources

2.1. Le rapport du médecin Ramirez

Au-delà du roman, et pour cerner au plus près la vérité quant aux derniers jours de don Juan, on dispose de quelques sources de qualité, qu'ont plus ou moins largement exploitées de nombreux historiens. Le document le plus intéressant n'a cependant été reproduit par aucun d'entre eux, même si certains connaissent son existence et s'y réfèrent indirectement. Je l'ai retrouvé dans une revue médicale vieille de 175 ans¹⁰, ce qui n'est qu'à moitié étonnant dans la mesure où la mort de ce prince interroge d'abord la médecine. Il s'agit du mémoire détaillé que le propre médecin de don Juan, Ramirez, a adressé au roi d'Espagne, découvert par Gachard et traduit en français par le docteur Varlez, membre correspondant de l'académie de Médecine de Belgique. Il décrit par le détail l'évolution de la maladie ainsi que l'autopsie du prince. La lettre originale conservée à Simancas est datée de Bouge le 6 octobre 1578 et est parvenue à Madrid le 7 novembre. En voici la copie intégrale :

Obligé que je fus d'écrire le rapport de la marche et de l'issue de la maladie du sérénissime seigneur D. Juan d'Autriche, mon maître, deux heures après son décès, je n'ai pu entrer dans les détails de quelques circonstances, j'ai dû en omettre quelques-unes que l'on a reconnues plus tard. Pour faciliter l'intelligence, je rapporterai les faits en gros dès le principe du mal. Or donc, le mardi 16 de septembre, vers les huit heures du soir, S.A. ressentit un faible accès de fièvre, accompagné d'un malaise général, d'une légère douleur de tête, qui dura toute la nuit avec agitation. Le lendemain mercredi, encore que la fièvre restât stationnaire, comme il n'éprouvait pas de grandes douleurs et que les autres symptômes disparurent, il ne voulut pas garder la chambre. Loin de là, il présida le Conseil et alla visiter les quartiers. Mais le soir, à la même heure que la veille, la fièvre revint plus intense, et accompagnée des mêmes symptômes, de sorte qu'il se sentit fort abattu, et cette lassitude dura toute la nuit, avec de grandes inquiétudes. Le jeudi au matin, la situation était presque la même, et persista jusqu'au dimanche, cinquième jour, que, vers les

¹⁰ La lettre a été reproduite dans le *Bulletin de l'Académie de Médecine de Belgique*, t. 10, 1850, p. 232 et 317-323.

trois heures après-midi, lui est venu un peu de (dehorro... ?) et aussitôt la fièvre s'aggrava, et à une heure et demie de là, survint une transpiration générale, chaude, mais avec oppression, qui dura une heure environ, sans être trop abondante. Elle n'apporta aucun soulagement notable, et ne diminua point la fièvre. À partir de là, il éprouva des redoublements, toutes les nuits, et cela depuis neuf heures du soir jusqu'au lendemain à la même heure environ, qu'il se faisait un nouveau progrès, le pouls s'affaiblissant, les extrémités se refroidissant chaque jour davantage comme une fausse fièvre tierce. Cela dura jusqu'au onzième jour. Alors les redoublements ne parurent plus aussi sensibles, mais la fièvre s'opiniâtrait, et cela jusqu'à la fin du quatorzième jour, qu'elle s'aggrava beaucoup jusqu'à six heures avant la fin du quinzième. Telle fut la marche de la fièvre, et la chaleur était si vive, au dedans et au dehors, que la main ne pouvait la supporter.

Les symptômes dont elle fut accompagnée depuis le second jour, c'est-à-dire, mercredi au soir, furent : une douleur de tête assez forte, principalement dans la moitié gauche, et surtout dans l'œil et l'oreille gauche, qui privait le malade de sa raison et le faisait tomber en syncope. Il lui semblait, disait-il, qu'on lui brûlait tout ce côté, l'œil et l'oreille surtout ; et que de minute en minute on lui donnait des coups de pointes, qui le privaient de tout sentiment.

Toutes les quatorze ou quinze minutes, il s'y joignait des battements de cœur qui l'obligeaient à se soulever sur son lit et lui causaient d'atroces souffrances au cœur, disait-il, et beaucoup d'accablement et de lassitude. Il était si plein de flatuosités, contre son ordinaire, qu'il en était suffoqué et souffrait, et ressentait des cuissons à la gorge en les rendant. Il avait dès lors des tremblements des mains, des bras, de la langue et des pieds, et une si grande faiblesse qu'il ne pouvait presque pas se remuer dans le lit, et quand il se levait pour aller à la garde-robe, il fallait les bras de deux ou trois personnes pour le lever, et pendant la durée de la fonction il s'évanouissait trois ou quatre fois, de façon qu'il perdait le pouls et le sentiment, et quand il rentrait au lit, il était si épuisé qu'il restait plus d'une heure avant de pouvoir bouger.

La respiration était si fatiguée qu'il ne pouvait, disait-il, et on le voyait bien, soulever la poitrine. Il eut ensuite, dès ce jour, des mouvements convulsifs des mains, bras, pieds, langue et des yeux ; des

mouvements plus faibles dans la partie inférieure de la bouche, qui lui causaient de vives souffrances, et durèrent jusqu'à la fin.

Il lui fut impossible de dormir, le jour ou la nuit, sauf de courts sommeils, avec des rêves agités qui lui présentaient des ennemis prêts à le tuer, ou lui dressant des embûches.

La soif fut immédiatement si ardente qu'elle était intolérable, encore que, dans les deux premiers jours, la sécheresse de la langue était légère.

Il sentit aussi à la gorge des douleurs si cuisantes qu'il n'y pouvait résister ; et, à la surprise générale, dès ce jour, il ne lui fut plus possible de manger, ni de mettre à la bouche que du liquide, du bouillon, par exemple, de veau ou de poule ; et si nous l'oblignons à prendre autre chose, alors c'étaient des douleurs et des nausées telles, il poussait de tels cris qu'il paraissait souffrir rage, il perdait le poulx, et souvent rendait ce qu'il venait de prendre ; et c'était chose fort extraordinaire, car jamais il n'avait pu vomir. Enfin, il fut dans l'impossibilité d'avalier autre chose que du liquide, et avec la plus grande difficulté : car en entrant dans l'estomac, disait-il, cela lui causait des angoisses mortelles, et cela dura jusqu'à la fin.

Il exhalait de toute sa personne une odeur, et l'haleine était si mauvaise qu'on ne pouvait rester à côté du lit, et cela dura jusqu'à la fin, à partir du deuxième jour.

Les urines furent crues jusqu'au quatrième jour, d'une couleur tirant sur le noir, comme enfumées, et sans lésions ; dès le cinquième, elles devinrent rouges et épaisses, le cercle vert et huileux, un sédiment rouge et disséminé ; dès le onzième, elles redevinrent crues, transparentes, avec le cercle vert.

Les déjections étaient rares et liquides, de couleur cendrée, mais moins liquides que l'eau, de la consistance du miel. Ce fut ainsi jusqu'à la fin du septième jour. De là jusqu'au neuvième, il eut douze ou treize selles, mais peu abondantes, toutes de couleur cendrée, plusieurs avec certain mélange de jaune et claires comme les précédentes. Il faut remarquer que chaque fois les souffrances paraissaient horribles ; on eût dit à ses cris ceux qui ont des maux de cœur, il s'évanouissait, fût-il, dans cette opération, couché dans son lit. Depuis le trentième (?) jour jusqu'à la fin, les selles redevinrent comme d'abord, mais rares et accompagnées des mêmes

symptômes, lesquels se représentaient aussi s'il devait lâcher quelque ventosité, et il faisait les mêmes contorsions.

Au septième jour survinrent des taches de fièvre pourprée, rouges et rares ; au neuvième, il y en avait davantage ; et au onzième, on n'aurait pas su le toucher du bout du doigt, sans rencontrer une tache. Au douzième et au quatorzième, il y en avait tant, qu'on aurait dit qu'elles étaient mêlées d'autres taches bleues ou rouges, assez larges, marquées au centre d'un point noir et raboteux. À la fin du quatorzième jour, quelques-unes étaient larges comme la main. À la fin du même jour commença une sueur lente, visqueuse quoique chaude, qui dura jusqu'à la fin, par intervalles plus abondants.

À la fin du onzième, un sommeil assez lourd avec un peu de délire. Le jour suivant, ce sommeil passa, le délire demeura, et un grand embarras de la langue. Au quatorzième, le sommeil revint et persévéra. Mais, malgré la somnolence et le délire qui datèrent du onzième jour, il avait des intervalles de lucidité et de raison.

Dans la suite de la maladie il souffrit des hémorroïdes qui jamais, disait-il, ne l'avaient molesté ; et tellement, qu'il jetait des cris, disant qu'on lui donnait des coups de poignard.

Les circonstances qui précédèrent une maladie aussi grave et aussi maligne, furent : l'interruption de certaines évacuations auxquelles il était accoutumé, et celle des hémorroïdes qui étaient fort copieuses et cela depuis plus d'une année. La cessation aussi d'une autre évacuation qui lui venait habituellement au temps qu'il avait ses coliques et ses tranchées, car il en était quitte depuis environ un an ; ajoutez à cela les fatigues et les agitations du corps et de l'esprit.

Dans cet état de choses qui se passèrent ainsi en réalité, et vu les symptômes que j'ai décrits et qui se sont montrés dès le second jour du mal, et sachant les circonstances qui avaient précédé, il n'était pas difficile de comprendre la malignité et la gravité de la maladie, et de prévoir toutes les difficultés du cas.

Nos craintes s'aggravaient encore de ce que dans ce pays, en cette saison, il règne des fièvres continues, auxquelles succèdent des tumeurs au gras des cuisses, aux aines et aux aisselles, des carboncles en d'autres places dont peu de personnes échappent, et cela au plus tard le cinquième ou le sixième jour, et d'autres, en vingt-quatre heures, jeunes gens et enfants. Quand la maladie dégénère en fièvre pourprée, elle dure davantage, mais elle fait toujours beaucoup de

victimes, et dès le premier jour, au moins dès le second, on aperçut chez lui les mêmes signes que chez tous les autres, surtout dans le poulx, et spécialement dans ses pertes soudaines de forces, et les autres symptômes étaient plus apparents que chez d'autres malades, au moins dans le principe.

Vu, comme je l'ai dit, la difficulté du cas et l'urgence du remède (car cette peste, comme je l'ai dit, est mortelle, si l'on néglige la saignée et des purgatifs légers) on s'occupa immédiatement après s'être procuré les matières qui empêchent l'hémorragie, de le saigner et de le purger avec de la manne et du sirop de roses, de neuf infusions, parce que ni les forces ni l'état du malade ne permettaient un purgatif plus actif; et, bien que les effets aient été favorables il perdit aussitôt les forces, et de telle façon que l'on n'osa plus employer des remèdes énergiques, mais on essaya de beaucoup d'autres, certains par suite de certaines inquiétudes contre l'empoisonnement, que ce fût par l'extérieur, que ce fût par corruption d'humeurs; et d'autres que nous employons dans ces fièvres pourprées, tels que bezoard, confection de jacinthes et autres boissons convenables, et auparavant on lui scarifia les hémorroïdes, ce qui calma plusieurs des symptômes. On provoqua une évacuation de sang aux narines, on appliqua les topiques d'usage à la tête (on dut se passer de sangsues, parce qu'on n'en trouva pas), on appliqua beaucoup de ventouses au moment qu'elles étaient réclamées par les symptômes et la pourpre, et cela, pour ce qui est de notre ministère, sans perdre une minute, parce que, comme je l'ai dit, on sentait toute la difficulté du cas toutes les mesures furent prises de l'avis unanime de tous les médecins, celui du prince de Parme, et un autre docteur du camp et le licencié Antoine Pérez, puis enfin un autre médecin du pays, qui approuva le traitement. Et il n'y eut plus d'autre consultant, parce que S.A. ne voulut point.

Il y a encore une chose à faire remarquer, c'est qu'à l'heure de sa mort, il parut dans l'air une comète. Nous l'avons vue nous tous qui nous trouvions au camp; elle était aussi grande qu'une rondache, mais elle n'était pas ronde, mais presque carrée, de couleur verte, bleue et rouge, avec des rayons blancs dans toute la circonférence, mais plus grands à l'Orient, comme une étoile. Ce fut chose qui mit tout le monde en grand émoi. Une heure après son apparition, il expirait. Je ne dis rien de la douleur qu'on éprouva; on ne saurait le peindre, et ce serait à n'en pas finir.

Après cela, faute de matériel, on ne put ouvrir le cadavre que vingt-quatre heures après la mort. Quand nous entrâmes pour l'opération, on ne pouvait supporter l'infection de l'appartement. Le corps depuis les épaules jusqu'aux jambes, et depuis la colonne vertébrale jusqu'aux seins, le dessous des côtes et le nombril était noir, vraiment noir, les bords colorés de noir, vert et bleu ; depuis les épaules jusqu'aux coudes, les bras noirs et verts ; et derrière les oreilles, au cou, au reste des bras et sur les pieds, tout plein de taches bleues. Quand on avait introduit le scalpel, la chair était de même couleur, et sans consistance aucune, au contraire elle semblait de la colle noire, et il n'en sortait aucune humidité, ce qui est l'ordinaire dans les cadavres.

Après l'ouverture, nous avons vu tout l'intérieur, les intestins, les poumons, le foie et autres viscères, noirs et verts, et tachetés de bleu et rouge ; si l'on tirait d'un côté, ils se détachaient comme si c'était de la bourre, sans avoir aucune consistance, aucune fermeté. Le cœur n'avait presque pas de sang, ni aucune autre humeur. Au contraire, il était petit, flasque, ridé, comme un chiffon mouillé.

Le cerveau et les membranes qui l'enveloppent étaient si secs, qu'on eut dit qu'on en avait exprimé tout le sang, tous les sucs, et de couleur bleue. Et il est à remarquer que ceux qui meurent de la fièvre pourpre, surtout quand elle était accompagnée du délire et du coma (les autopsies l'ont démontré), ont dans le cœur et le cerveau beaucoup plus de sang que les autres, et, dans toute la capacité de la tête et dans les membranes beaucoup d'humidité ressemblant à de la sérosité. Et dans ce bienheureux corps on n'en a pas trouvé.

Voilà le tableau de ce qui s'est vu dans la marche de la maladie et dans l'autopsie, en gros. J'ai négligé quelques détails pour éviter les longueurs, et parce qu'ils n'étaient pas d'égale importance.

À l'autopsie et à l'embaumement ont assisté tous les médecins qui ont assisté au traitement, et beaucoup d'autres, et des chirurgiens, qui tous ont été extrêmement surpris d'une corruption aussi extraordinaire, comme ils n'en avaient jamais vu ; quelques-uns disent qu'ils avaient déjà vu pareille corruption dans des cas d'empoisonnement. Moi, comme le plus obligé, j'ai été présent à tout, depuis le second jour de l'invasion, jusqu'à ce qu'on eût descendu le corps dans le tombeau ; et j'aurais volontiers plutôt accepté mille morts que de voir semblable événement.

Par tout ce qui vient d'être dit, V.M. pourra se convaincre de toute l'affection et de tout le soin qu'on a déployé dans cette occasion. Car on a tenu note des jours, des heures, des minutes et de toute la variété des symptômes qui se sont succédé. Si l'on a commis des fautes, on n'a pas pu y échapper. Je supplie V.M. comme son humble, dévoué et fidèle serviteur, de me les pardonner et d'agréer mon dévouement. Que N.S. garde la sacrée personne de V.M., etc.

De ce camp de V.M. le 6 octobre 1578.

Le docteur RAMIREZ.

2.2. Le témoignage du confesseur

Une autre source importante est le courrier que le confesseur de don Juan, le franciscain Francisco Orantes, adressa également à Philippe II le surlendemain de sa mort. On dispose de sa traduction française, conservée à Bruxelles dans les papiers de Michel Routart, qui fut secrétaire du Conseil privé de 1617 à 1648¹¹. Cette lettre contient de larges considérations sur la piété du prince et sur sa bonté envers ses soldats, que je négligerai au profit des relations plus factuelles, tout en conservant la graphie originale :

Il me dit dernièrement le jour qu'il tomba malade, que bien que les médecins disoient que son mal n'étoit pas dangereux, il se sentoit fort affligé et sans courage, et que ce qui le rendoit très content estoit de se voir si pauvre que rien sur la terre ne pourroit l'empêcher d'ajuster ses affaires avec Dieu, surtout ayant son père dans le ciel, et V.M. pour son Seigneur et frère, sur la terre ; qu'il estoit très seur que confiant ses affaires entre vos mains, elles auroient le succès qui convenait à lui et à elles. Il me demanda ce jour-là de lui donner des détails sur la vertu du martyr, et me fit entendre plusieurs fois qu'il avait prié Dieu d'y avoir une part.

Jeudi suivant qui fut 25 de septembre, il se confessa comme un élu de Dieu, me disant qu'il connoissoit qu'il avoit peu de jours à vivre, et que rien ne lui déplaisoit davantage sinon le peu de temps qu'il avoit employé au service de Dieu et de V.M. [...]

¹¹ Bruxelles, Archives générales du Royaume (= AGR), *Conseil privé sous le régime espagnol*, tome 7 bis de la collection Routart.

Vendredi matin 26 que je suis entré pour lui faire une visite, il se plaignit de ce que les médecins l'avoient obligé de prendre un breuvage, et il en avoit beaucoup de regret parce qu'il croyoit que ce breuvage l'empêcheroit de communier ; je lui dis que cela n'importoit en rien ; alors il m'ordonna de m'informer des médecins s'il risquoit en le remettant à un autre jour, ou en différant jusqu'au dimanche, jour qu'il pensoit gagner le jubilé ; les médecins dirent que la maladie permettoit ce délai. Ainsi il se réconcilia le dimanche matin avec tant de sentiment et de tendresse que j'en eus la douleur et la peine que Dieu sçait en apprenant que sa maladie augmentoit, et disant la messe dans sa chambre, il me demanda la face de son Dieu me disant que l'on le mette à la face de mon Dieu, prononçant des paroles avec le tres-saint Sacrement dignes d'une bouche aussi chrétienne ; et lui disant s'il pouvoit et si c'étoit sa volonté étant nécessaire du Sacrement de l'extrême onction qui lui restoit à recevoir, il le demanda avec tant d'instance pour l'état où il étoit, comme un don très précieux et fort désiré de lui. La messe finie il nomma le lieu de sa sepulture jusqu'à ce que V.M. en eut ordonné autrement.

Le lundi et le mardi se passèrent avec des très grands travaux et un grand martyre, parce que tout son parler n'étoit que de pourvoir la tranchée et d'envoyer de la cavalerie et des munitions en disant presque à tous moments que cela étoit ce qui convenoit au service du roy.

Le même mardi pendant la nuit je lui demandai s'il ne souhaitoit pas le Sacrement de l'extrême onction, il me répondit tout comme s'il n'eut pas de mal : oui, mon père, d'abord, d'abord, d'abord, et le reçut donnant des marques qu'il prioit, bien qu'on ne l'entendoit pas, parce qu'il parloit confusement.

Le mercredi matin, qui fut jour de son passage, une heure et demie avant qu'il mourut, je lui demandai s'il vouloit entendre la messe, et donnant des signes de la tête il fit entendre que si, et au temps de l'élévation, les cavaliers qui étoient à son chevet l'en avertirent, et bien qu'il avoit déjà les yeux serrez et qu'il étoit pour ainsi dire hors de lui-même, il quitta le bonnet qu'il avoit sur la tête avec empressement pour adorer dans son cœur son Dieu, le regardant des yeux de son âme, ne le pouvant plus voir de ceux de son corps.

Le reste du temps jusqu'à sa mort qui fut environ une heure de l'après-midi, se passa à l'assister et lui nommer et invoquer le saint

nom de Jésus et de Marie. Et ainsi comme un oiseau du ciel il s'envola, sans le moindre mouvement du monde. (...)

De Namur 3 octobre 1578

2.3. Les courriers

Outre ces deux pièces importantes, on a conservé d'assez nombreux courriers rédigés à Bouge et à Namur dans les jours qui ont précédé et suivi la mort de don Juan, courriers reproduits ou simplement cités par divers historiens, d'abord, et dès 1632, par Porreño¹². La connaissance de ces correspondances doit beaucoup aussi à L.-P. Gachard¹³, qui a exploré les Archives générales espagnoles de Simancas (Valladolid) d'août 1843 à décembre 1844¹⁴ et édité diverses lettres conservées aux Archives générales du Royaume dans le fonds du Conseil privé sous le régime espagnol¹⁵. D'autres fonds d'archives, à Simancas, Ypres, Londres et La Haye, Londres conservent aussi quelques pièces intéressantes éditées par des auteurs du XIX^e siècle, dont Kervyn de Lettenhove¹⁶, Mgr Namèche¹⁷, et surtout Stirling-Maxwell¹⁸; aucun n'en donne cependant une vue aussi complète que celle ci-dessous, dont voici la teneur, par ordre de date, après traduction de l'espagnol, et pour deux d'entre eux de l'anglais.

¹² Baltasar Porreno (1569-1639), prêtre, humaniste et historien espagnol, écrivain prolifique, est l'auteur d'une *Historia del serenissimo Señor D. Juan de Austria, hijo del invictissimo emperador Carlos V, rey de España*, Tolède, 1632.

¹³ Louis-Prospér Gachard (1800-1885), historien d'origine française, est considéré comme le véritable fondateur des archives belges. En 1842 déjà, Frédéric de Reiffenberg le surnommait le « César des archives ».

¹⁴ Les correspondances de Don Juan de l'année 1578 se trouvent dans liasses 572 à 578.

¹⁵ L.P. GACHARD, *Analectes belgiques ou recueil de pièces inédites, mémoires, notices, faits et anecdotes concernant l'histoire des Pays-Bas*, t. 1, Bruxelles, 1880, p. 440-454; Id., *La bibliothèque de Madrid*, Bruxelles, 1845.

¹⁶ Le baron Joseph Kervyn de Lettenhove (1817-1891) était président de la Commission royale d'Histoire. Cet opuscule de neuf pages est repris dans *Les Huguenots et les Gueux. Étude historique sur vingt-cinq années du XVI^e siècle (1560-1585)*, t. 5, Bruges, 1885.

¹⁷ Alexandre Joseph Namèche (1811-1893), prêtre puis évêque, historien, recteur de l'Université catholique de Louvain de 1872 à 1881. Pour la petite histoire, c'est lui qui refusa en 1873 d'admettre à la faculté de médecine Isala Van Diest (1842-1916), qui étudia à l'Université de Berne et devint en 1879 la première femme médecin belge, exerçant en Angleterre avant d'être autorisée, en 1884 seulement, à le faire en Belgique.

¹⁸ Sir W. Stirling-Maxwell (1818-1878), député conservateur écossais et historien hispanisant formé à Cambridge, est l'auteur d'un excellent *Don Juan de Austria*, 2 vol., Londres, 1883.

Cinq courriers datés du 10 au 18 septembre 1578 rapportent que les soldats du camp de Bouge meurent en grand nombre et sans secours, ce qui confirme l'épidémie.

Le 16 septembre, don Juan écrit à deux de ses amis. À Giovanni Andrea Doria, à qui il envie sa paisible retraite de Gênes, il décrit sa situation dramatique. « À maintes reprises, j'ai supplié Sa Majesté de m'envoyer ses ordres, qui seront exécutés s'ils n'arrivent pas trop tard. Ils nous ont coupé les mains ; il ne nous reste plus qu'à tendre aussi nos têtes à la hache. Je regrette de vous importuner avec mes peines, mais je me fie à votre sympathie en tant qu'homme et ami. » Le message à don Pedro de Mendoza est tout aussi désespéré : « Notre vie ne se compte plus que par heures », « Nous lutterons jusqu'à notre dernier soupir » et « Sa Majesté n'est résolue à rien ; du moins, je suis tenu ignorance de ses intentions. Nous vivons au jour le jour. Je crie à haute voix, mais cela ne me profite pas beaucoup. Les choses vont bientôt aller, par excès de négligence, exactement comme le diable le souhaiterait le plus. Il est clair que nous sommes abandonnés ici, à nous plaindre loin jusqu'à notre dernier souffle. Dieu nous dirige tous comme bon lui semble ».

Le 20 septembre, don Juan adresse à Philippe II sa missive la plus connue, où il se plaint de ne pas recevoir d'instructions, ne demande qu'à perdre sa vie avec honneur, confronté qu'il est à une tâche telle « que les forces surhumaines ne pouvaient ni y suffire ni y résister ». Il signale que 1200 hommes sont à l'hôpital, outre ceux qui sont hébergés dans des maisons privées. On connaît l'interpellante note manuscrite du souverain : il souligne la question posée par son demi-frère sur « *la orden de como tengo de gobernar* » (l'ordre sur la façon dont je dois gouverner) et écrit en marge : « *lo rayado no yo le diré* » (je ne répondrai pas à ce qui est souligné). Le roi répond néanmoins le 10 octobre, ignorant encore la mort de son demi-frère : « Votre santé importe à mon service plus que tout le reste ; et de plus je m'afflige parce que je vous aime. »

Le 25 septembre, don Juan envisage, au cas où le camp de Bouge ne pourrait être défendu, de se réfugier au château de Namur. Le 28, il commet le duc de Parme pour signer des dépêches, « pour quelque indisposition en laquelle nous nous trouvons présentement, et signamment en nostre main droicte » ; le 29, il le désigne pour le remplacer en cas de décès, après l'expression consacrée « comme il n'y a rien de plus certain que laisser ceste vye, et incertain l'heure du trespas ».

d'un chacun ». Cette nomination est confirmée par Philippe II le 13 octobre 1478 « dans le cas de la mort de son frère », mort qu'il ignore encore.

La dernière lettre de don Juan, datée du 29 septembre, donne une image plus précise de la situation, mais elle est interceptée par les États. Elle n'a pas été conservée, mais son contenu est rapporté par l'envoyé anglais Davison, qui fait rapport le 4 septembre à Sir Francis Walsingham, maître-espion de la reine Élisabeth¹⁹ : « Don Juan avoue que son armée, épuisée par la peste et la famine, ne compte plus que douze mille hommes ; qu'il a enterré dernièrement dans le seul hôpital de Namur environ deux mille Espagnols de naissance ; qu'à cause de la peste et de la disette, il a commencé à faire un trou dans les réserves qu'il se réservait pour une extrême nécessité. En somme, son extrémité est telle qu'il doit ou bien risquer sa propre fortune et celle du roi son maître par une bataille, dont il ne peut attendre aucun bon résultat, vu l'avantage de ses ennemis et sa propre faiblesse, ou bien chercher une issue par où s'échapper pour son complet déshonneur [...]. Le prince de Parme, Gonzague et plusieurs autres personnes de qualité de son entourage écrivent à leurs amis pour leur faire comprendre que leur cas est si désespéré qu'ils ne savent pas sur quel pied danser. Il semble donc que si les États mettent leur armée en campagne pendant encore deux mois, ils réduiront leur ennemi à raison. Au milieu de ces nouvelles, le Prince [d'Orange] a été informé par ses espions que Don Juan était extrêmement malade de la peste, et maintenant la nouvelle vient du camp qu'il est mort, un accident qui, s'il est vrai, qui n'altérera pas peu l'état des choses ici ».

Il est exact qu'Octave de Gonzague²⁰ prend aussi la plume à trois reprises – ses missives ont été conservées à Simancas – le 28 septembre, puis les 3 et 4 octobre, après le fatal événement. Dans la dernière, il rapporte ses dernières volontés du mourant, l'ultime messe à laquelle il assiste : « on eût dit un saint ». Le même jour, il écrit au roi (« l'état où nous sommes, Votre Majesté pourra le comprendre ») et à Perez (« Notre

¹⁹ Londres, UK National Archives, *Secretaries of State: State Papers Foreign, Holland*, 1578, n° 6, *Mr. W. Davison to Sir Francis Walsingham, Antwerp, 4th October*.

²⁰ Ottavio Gonzaga (1543-1583), noble italien au service du duc d'Albe et de Philippe II, proche de don Juan depuis la bataille de Lépante.

douleur est extrême, elle ne cessera jamais. Les pierres mêmes pleurent ce pauvre prince »).

Le jour même de la mort, Gabriel de Zuñiga écrit à Diego de Cordoba²¹ « del campo de Bouge » : « Son Altesse mourut le quinzième jour de sa maladie, sortant du quatorzième jour déjà sans souffle, et on peut dire qu'elle l'était déjà avant, car dès le dimanche matin où elle avait reçu le Très-Saint Sacrement, elle commença à délirer, et depuis ce jour, le soir, elle ne prononçait plus une parole cohérente, étant parvenue à ce point sans que les médecins se rendent compte que la maladie était si dangereuse, car ce n'est qu'après qu'elle ait bien avancé, au neuvième jour, qu'on comprit qu'il s'agissait de fièvre typhoïde. À cela s'ajouta l'aggravation des hémorroïdes dont elle souffrait énormément. »

Le lendemain, le prince de Parme écrit à Antonio Pérez. Il n'évoque pas les circonstances de la fin d'un prince « pour la mort duquel on peut avoir plus d'envie que de pitié, parce qu'après avoir fait sa carrière comme tout le monde le sait, il a fini si chrétiennement et si saintement, que ce n'est pas une petite consolation pour la perte que nous avons faite, bien que moi, en tant que pas obligé à ce seigneur béni, je ne trouve rien qui puisse me consoler ». Il serait très heureux d'échapper au fardeau que serait pour lui de succéder au défunt, mais fera bien sûr son devoir : « Comme je suis né pour servir Sa Majesté et que je ne suis pas venu ici pour autre chose, il m'a semblé que je ne remplirais pas mes obligations si, en cette occasion, je ne montrais pas l'amour et le zèle que j'ai pour son service »...

Le 2 octobre, Zúñiga écrit au roi. Il s'excuse de n'avoir pas fait rapport sur la nature de la maladie, ce qu'il aurait dû faire comme plus ancien serviteur de don Juan ; il fait part de sa peine, comme de celle de toute l'armée d'avoir été privée d'un si vaillant prince et capitaine. Mais c'est une consolation que d'être aussi chrétiennement et pieusement qu'il a vécu, et il ne doute pas qu'il se repose au ciel. De façon plus prosaïque, Zúñiga signale que le prince n'a laissé ni testament ni dernières volontés, la conscience de son état lui étant venue trop tard ; il annonce faire rapport et demander des instructions sur l'état des finances.

Le 3 octobre, le père Dorantes, confesseur du défunt, écrit aussi à Pérez depuis le camp de Bouge. Il l'assure du dévouement de don Juan envers

²¹ Gabriel Niño de Zuñiga (1544-1599), grand écuyer de don Juan, et Diego de Cordoba, écuyer de Philippe II.

le roi, confirme qu'il n'a pas laissé de dernières volontés sinon la recommandation de ses fidèles serviteurs, et atteste de la pureté de son âme, confessée une infinité de fois.

Le 5 octobre, quatre jours après la mort de don Juan, le prince de Parme informe ce celle-ci le roi de France : « comme il y a environ quinze jours qu'au Sr don Jehan d'Austrice [...] print une bien forte chaulde fiebvre, laquelle depuis est allé journelement s'engregeant et empirant, de sorte que, le premier jour du present mois, il a en ce camp terminé sa vie avec non moindre desmonstration de parfaict chrestien addonné à Dieu ». Il adresse de semblables courriers à Élisabeth d'Angleterre et au duc de Guise ; des réponses de condoléances lui parviennent, du roi de France le 27 octobre, du duc de Guise le 6 novembre et d'Élisabeth le 10 novembre.

Le 12 octobre, l'espion Davison confirme à son tour la nouvelle²² : « Nous avons, depuis ma dernière, incontestable confirmation de la mort de Don Juan, qui a quitté cette vie le jeudi 2 de ce mois, après avoir été malade pendant vingt-quatre ou vingt-six jours, en partie, comme certains le pensent, de très grand chagrin et mélancolie, en partie d'une maladie qu'on appelle « les trogues » (en français dans le texte, un de anciens noms de la syphilis) dont il était extrêmement tourmenté ; mais il s'agit principalement de la maladie française, où, au début, il s'est avéré intérieurement dévasté et consumé ». De Londres, un nommé Wylson lui répond²³ : « Vos lettres ont été très appréciées concernant la nouvelle certaine de la mort de Don Juan, car divers propos contraires ont été prononcés selon lesquels, sous couvert de sa mort feinte, il devrait sortir du pays pour faire rapport au roi Philippe, son frère, de l'état des choses aux Pays-Bas, et ainsi sauver son honneur ».

Sur un plan plus strictement médical, l'auteur espagnol José Antonio Vaca de Osma y Esteban de la Reguera (1921-2012)²⁴ se réfère à un manuscrit qui semble contemporain des faits, retrouvé dans la

²² Londres, UK National Archives, *Secretaries of State: State Papers Foreign, Holland*, 1578, n° 6, *Letter from Mr. Davison to Lord Burghley* ; Antwerp, 12th October.

²³ *Ibid.*

²⁴ J.A. VACA DE OSMA, *Don Juan de Austria*, Madrid, 1999, p. 353-358. Cette biographie, de la plume d'un diplomate prolifique en livres historiques, tient plus de l'épopée romanesque que de l'ouvrage scientifique.

bibliothèque du père Flórez²⁵ et intitulé *Relación de la enfermedad y muerte del Señor Don Juan de Austria, cuyo cuerpo se llevó de Flandes a España y está enterrado en San Lorenzo el Real al lado del Emperador Carlos V su padre* (« Relation de la maladie et de la mort de M. Don Jean d'Autriche, dont le corps a été transporté des Flandres en Espagne et est enterré à San Lorenzo el Real à côté de l'empereur Charles V son père »). La question des causes de la mort n'y est que brièvement abordée en ces termes : « La maladie de Son Altesse était le typhus (*tabardillo*) ou une somnolence pathologique (*modorra*), et une hémorroïde (*almorrana*) qu'ils ont excisée, dont il est mort le premier octobre de l'année dernière 1578, après seize jours de maladie. » Malgré cette pièce, l'auteur penche pour l'hypothèse de l'empoisonnement.

Un autre témoignage médical proche des événements, plus étonnant, est mis en avant par l'historien français hispanisant Bartolomé Bennassar (1929-2018)²⁶. Il est tiré de la *Practica y teórica de cirugía*, publiée à Valladolid en 1580. C'est l'ouvrage majeur de Dionisio Daza Chacón (1510-1596), qui était chirurgien personnel de Don Juan en 1572, mais ne l'a pas suivi aux Pays-Bas. Il impute la mort du prince à un mauvais traitement des hémorroïdes, pour lesquelles il préconise l'usage des sangsues : « Ce remède des sangsues est bien meilleur et plus sûr que de les couper ou de les ouvrir avec un bistouri, car en les coupant, il arrive parfois qu'elles deviennent des plaies très corrosives, et en les ouvrant avec un bistouri, il est très courant que cela laisse une fistule, et parfois cela peut être la cause d'une mort subite ; comme cela arriva au sérénissime don Juan d'Autriche, qui, après tant de victoires [...] finit par mourir misérablement entre les mains de médecins et de chirurgiens, car ils décidèrent, et très mal, de lui faire une incision au bistouri sur une hémorroïde. Ils firent l'incision au bistouri, et il s'ensuivit un flux de sang si violent que, malgré tous les remèdes possibles, il rendit son âme à son créateur en l'espace de quatre heures, une chose digne de pleurs et de grande pitié. Si j'avais été à son service, une erreur aussi grave que celle qui fut commise ne se serait pas produite. » Avant Bennassar, Néstor Luján avait risqué l'hypothèse selon

²⁵ Henri Flórez (1702-1773), historien et théologien espagnol de renom, surtout célèbre pour son monumental ouvrage *España Sagrada*, livre fondateur de l'historiographie espagnole.

²⁶ B. BENNASSAR, *Don Juan de Austria. Unhéro para un imperio*, Madrid, 2000.

laquelle la cause réelle du décès avait été tue parce que considérée comme humiliante²⁷.

2.4. Les écrits des historiens

De nombreux chroniqueurs et historiens ont évoqué la mort de don Juan. Plusieurs sont contemporains des faits ou presque, et cet emballement montre bien la sensation produite dans l'Europe entière par la mort prématurée d'un prince dont la figure fascinait, comme a pu le faire plus récemment celle d'une certaine princesse anglaise. On est allé jusqu'à écrire que les femmes espagnoles, qui autrefois arboraient des voiles blancs, n'en portaient plus que des noirs depuis le deuil du prince. Un nombre étonnant d'historiens du XIX^e siècle, grande époque du romantisme, et les meilleurs comme les pires, ont approfondi la question et ne partagent évidemment pas les mêmes opinions sur les circonstances et les causes de cette mort. Je vais les passer en revue, en omettant ceux qui n'ont pas risqué d'avis sur la mort du prince²⁸.

Les biographies récentes de don Juan ne renouvellent guère la question et j'en ferai l'économie, à l'exception de celle déjà citée de Bartolomé Bennessar. Celui-ci commence son ouvrage – choix révélateur – par la mort de son héros dans un premier chapitre intitulé « Funeral barroco: muerte y gloria » (« Funérailles baroques : mort et gloire »). Ne s'est-il pas exclamé en introduction : « Comment faire de mauvais livres avec des gens comme don Juan d'Autriche ou Cortés ! [...] Don Juan est à la fois la résurgence du héros antique, du héros grec, confronté à la fatalité d'un destin tragique, et une anticipation du héros romantique ».

État des lieux donc, par ordre chronologique...

Ferrante Caracciolo, premier duc d'Airola († 1596), officier au service des Espagnols dans le sud de l'Italie, présent à la bataille de Lépante en 1571, est le premier à avoir publié, dès 1581, une biographie conservée à

²⁷ S.N. LUJÁN, « De qué murió Juan de Austria », dans *Jano*, t. 29, n° 667, 1985-1986.

²⁸ Ainsi W. HAVEMANN, *Das Leben des Don Juan d'Austria. Eine geschichtliche Monographie*, Gotha, 1865.

la Bibliothèque nationale de Naples, indirectement citée, mais malheureusement inaccessible²⁹.

Martin Antonio del Rio (1576-1578)³⁰. Proche des événements, intellectuel de haut vol, del Rio est un historien sérieux, même s'il entend exposer « sa » vérité historique. Il donne des derniers jours de son Juan une longue relation tout à fait classique, où cependant, en bon jésuite, il insiste fortement sur la piété extrême du héros. Il est succinct et surtout neutre sur les causes possibles de la mort, qu'il est le premier à citer toutes : « Contre l'attente de tous, don Juan fut subitement atteint de la maladie qui lui fut mortelle, qu'elle eût pour cause, soit des hémorroïdes rentrées, son indisposition ordinaire, soit des préoccupations, une inquiétude et des travaux immodérés ; soit l'infection du lieu empesté où il se trouvait ; soit un breuvage empoisonné, car tout se dit et je n'ai rien à affirmer de certain. »

Brantôme (~1540-1614)³¹, historien notoirement imaginaire, voire fantaisiste, ne rapporte que des on-dit, d'ailleurs plutôt originaux : « Or ce pauvre prince ne jouist longuement de ceste belle gloire et louange, car luy qui avoit tant cherché de mourir dans un champ rude Mars, alla mourir dans un lict mol et tendre, comme si ce fust esté quelque mignon de Vénus et non un filz de Mars. Il mourut de peste qu'il avoit prise de madame la marquise d'Avré³² (disoit-on), de laquelle il estoit espris ;

²⁹ *Vita di Don Giovanni d'Austria, scritta, siccome appare nel proemio, dal contemporaneo Ferrante Caracciolo, conte di Biccari e poscia duca d'Airola, autore de' Commentarii della Guerra fatta coi Turchi da Don Giovanni d'Austria dopo che venne in Italia*, Florence, 1581. Il existe une seconde *Vita di Don Giovanni d'Austria* consacrée à cet autre don Juan d'Autriche (1629-1679), fils naturel reconnu de Philippe IV, qui fut gouverneur des Pays-Bas espagnols de 1677 à 1679.

³⁰ Né à Anvers de parents espagnols, del Rio occupe de hautes fonctions publiques aux Pays-Bas avant de rejoindre le noviciat jésuite de Valladolid en 1580 et d'être ordonné prêtre à Louvain en 1589. *La cronica sobre don Jan de Austria y la guerra en los Países Bajos 1551-1608* est publiée dès 1601, après une rédaction en latin non datée. L'ouvrage a été réédité en édition bilingue latin-français par E.A.D. DEL VIGNE (éd.) *Mémoires de Martin-Antoine del Rio sur les troubles des Pays-Bas durant l'administration de Don Juan d'Autriche, 1576-1578*, 3 vol., Bruxelles-La Haye, 1869-1871.

³¹ *Mémoires de Messire Pierre de Bourdeille, Seigneur de Brantôme contenant Les vies des hommes illustres et grands capitaines estrangers de son temps*, Leyde, 1665.

³² Diane de Dommartin (1552-1625), épouse de Charles Philippe de Croÿ, marquis d'Havré, avait été chargée par don Juan d'accompagner Marguerite de Valois lors de son voyage de

mais tout le monde ne dict pas cela, et mêmes en Espagne, car on tient qu'il mourut empoisonné par des bottines parfumées³³. » Si le « lict moil et tendre » ne correspond guère à la relation de l'agonie de don Juan, les rumeurs de maladie vénérienne, on l'a vu, ont en effet couru.

Famiano Strada (1572-1649)³⁴, généralement bien informé sur les événements liés à la révolte contre Philippe II, est plus réservé, mais n'évoque pas une mort de maladie : « Quand il apprit l'assassinat de son secrétaire Escovedo, qu'il avait envoyé en Espagne pour obtenir des secours, se voyant abandonné du roi, ce jeune prince, qui ne se souvenait que trop qu'il était le fils d'un empereur, mourut enfin de déplaisir et de tristesse. Si à cette mélancolie quelqu'un ajouta du poison, comme ceux qui virent le cadavre assurent en avoir reconnu les traces non équivoques, c'est ce que je ne puis affirmer. » Le *De Bello Belgico* a été composé à la demande des Farnèse et grâce aux archives de celle-ci, d'où l'image irréprochable laissée du duc de Parme.

Philippe Duplessis-Mornay (1549-1623)³⁵ n'évoque qu'indirectement don Juan à propos d'un empoisonneur marseillais qui aurait été chargé par l'abbé de Sainte-Gertrude d'éliminer le prince d'Orange « et ce mesme abbé luy avoit fait empoisonner don Jouan d'Austria moyennant la somme de vingt mille florins, dont toutesfoys ne luy avoit avancé que la moitié ; les preuves, comme en telles choses, feurent défectueuses, bien que la chose très certaine. Ce galant se vantoit de faire mourir ung homme au seul toucher ».

1577. Son château d'Havré, près de Mons, fut assiégé par lui en mars 1578. Rien ne documente une maladie de la marquise.

³³ *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantome*, t. 2, Paris, 1866.

³⁴ Famiano Strada, historien et jésuite italien, auteur de *De Bello Belgico decades duae*, 2 vol., Rome, 1632-1647 ; *Id.*, *Histoire de la guerre des Pays Bas*, trad. par P. DU RYER, Paris, 1644-1649, rééd. Bruxelles, 1739.

³⁵ Philippe de Mornay, dit Duplessis-Mornay théologien, écrivain et philosophe, protestant, auteur de *Mémoires et correspondance* édités en 1624, réédités deux siècles plus tard sous le titre *Mémoires et correspondance de Duplessis-Mornay : pour servir à l'histoire de la réformation et des guerres civiles et religieuses en France, sous les règnes de Charles IX, de Henri III, de Henri IV et de Louis XIII, depuis l'an 1571 jusqu'en 1623*, t. 1, Paris 1824, p. 215 pour la citation.

Baltasar Porreño (1569-1639)³⁶ est l'auteur, un bon demi-siècle après les faits, d'une assez bonne biographie de don Juan, dont le moindre intérêt n'est pas de reproduire en annexe un grand nombre de documents, certains inédits ailleurs. Stirling connaît l'existence de certains d'entre eux, mais dit ne pas y avoir eu accès. Porreño interprète la mort du héros comme une forme de martyr politique, en faisant la victime incomprise de son engagement au service de la monarchie espagnole, de la chrétienté et de la lutte contre les crimes de l'hérésie. Ayant manifestement eu en main le rapport du médecin Ramirez, il dresse un tableau détaillé, réaliste, voire morbide, de l'agonie et des soins apportés. Tout y passe : évolution de la fièvre, couleur des urines, soubresauts du cœur, mouvements d'épileptique, vomissements, insomnies, délires, odeur nauséabonde, saignée et purges.

Porreño décrit avec justesse les atteintes de la peste, dont on meurt après un à cinq jours, et les compare à celles du typhus (*tabardillo*), qui durent plus longtemps, mais dont on périt de la même manière : « c'est le fléau qu'à notre époque, Dieu a envoyé dans ces pays ». Sa conclusion du compte-rendu de l'autopsie va cependant dans un autre sens : « Il semble qu'on puisse déduire que sa mort fut davantage due à un empoisonnement qu'au typhus ; et je ne m'étonne pas de cela, étant donné que Son Altesse était constamment exposée à tant de dangers et traitait avec tant de nations si nombreuses et diverses, et une vie passée en terre étrangère, si pleine d'ennemis, permettent de supposer qu'il ne manqua pas quelque traître pour le trahir, alors que tant de gens cherchaient à lui ôter la vie. » Et de dresser la liste des grands princes et capitaines qui moururent empoisonnés par leurs ennemis, à commencer par l'empereur Claude, comme Ausone l'a chanté dans ce vers : *Claudias ambiguo concludit fata veneno*.

Lorenzo Van der Hammen y León (1589-1664) se flatte d'exactitude de ses informations grâce à ses relations avec des ministres importants à la cour, où il né et a grandi. Il est constamment dithyrambique à propos du héros, mais dit peu de chose de sa fin, sinon que les soldats dirent qu'il n'était pas mort comme un homme, mais comme un ange du ciel. Il

³⁶ Baltasar Porreno, prêtre, humaniste et historien espagnol, écrivain prolifique, est l'auteur d'une *Historia del serenissimo Señor D. Juan de Austria, hijo del invictissimo emperador Carlos V, rey de España*, Tolède, 1632.

évoque brièvement l'autopsie, signalant que le cœur était desséché, noirci à l'intérieur et l'extérieur comme s'il avait été grillé, et se désagrégeant au contact ; le reste du corps avait cependant la pâleur des personnes décédées de mort naturelle³⁷.

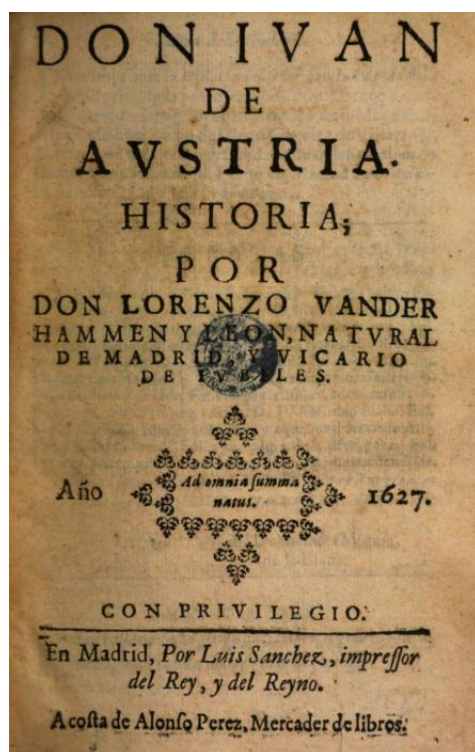
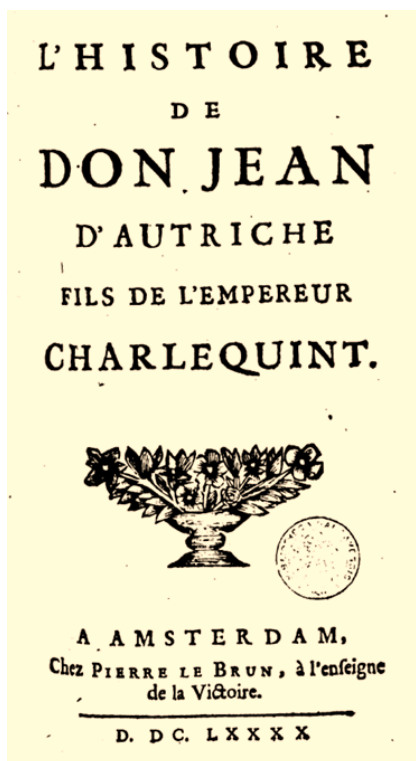
Antonio Ossorio (1622-après 1674) a laissé, outre une biographie du duc d'Albe publiée en deux volumes, une *Joannis Austriaci Vita* restée à l'état de manuscrit, traduite seulement en 1946 et éditée confidentiellement³⁸. L'historien anglais Sterling en avait déjà obtenu en son temps une transcription par Pascual de Gayangos. Ossorio impute l'assassinat de don Juan à Farnèse, jaloux de son oncle, mais sans apporter aucun élément concret.

Jean Chrysostome Brulé de Montpleinchamp³⁹ (1641-1724), compilateur généralement léger, voire fantaisiste, retient la multiplicité des causes : « On tient comunément qu'il mourut de la peste. Il est sut qu'on atenta plusieurs fois sur sa vie, & le Duc de Parme aprez son trepas fit mourir deux Anglois convaincus de cet attentat. La plus grande cause de sa maladie fut le chagrin. » Il montre un duc de Parme attentionné et insiste sur la piété du prince : malade, « il se dépouilla de toutes les affaires temporelles, qu'il transféra sur le duc de Parme ; & il ne songea qu'aux éternelles ». Le délire et l'agonie sont rapportés dans les termes habituels : « Dez qu'il eut reçu les Sacremens, il perdit le jugement, & il entra dans les reveries d'un homme de guerre. Il metoit des armées en, bataille, il apeloit les capitaines par leurs noms, il faisoit partir des coureurs ». « On observoit, que ne pouvant être retenu, ni par ses amis, ni par ses médecins, il revenoit à lui quand on prononçoit les sacrez noms de Jésus et de Marie. »

³⁷ Lorenzo van der Hammen y León, né à Madrid d'un père bruxellois, frère aîné de Juan, grand peintre du baroque espagnol, prêtre et aumônier de Philippe IV, est l'auteur de très nombreux ouvrages, dont *Don luan de Austria historia*, Madrid, 1627.

³⁸ Antonio Ossorio, jésuite, était le fils du marquis d'Astorga. Sa vie de don Juan, composée en latin, n'a été traduite et éditée qu'au xx^e siècle. A. OSSORIO, *Joannis Austriaci Vita*, Bibliothèque nationale de Madrid, ms. 1119 ; trad. de José López de Toro sous le titre *compet de Modelo del inclito héroe, del principe, del general y del excelente soldado, o sea, vida de don Juan de Austria*, Madrid, 1946.

³⁹ J.C. BRULÉ DE MONTPLEINCHAMP, *L'histoire de don Jean d'Autriche, fils de Charles-Quint*, Amsterdam, 1690. Sur ce curieux auteur, voir M. RONVAUX, « Un historien namurois controversé. J. Chr. Brulé de Montpleinchamp (1641-1724) », dans *Cahiers de Sambre et Meuse*, 89^e année, 2013, p. 40-46.



Les biographies de don Juan par Van der Hammen (1627) et Bruslé de Montpleinchamp (1690).

Manuel Marliani (1795-1873), historien italien, est plus catégorique, sinon imaginaire : « N'attendant plus rien de l'avenir ni de son frère, sa santé s'altéra tout-à-coup d'une manière si prompte, qu'il est resté peu de doute que la même main qui avait poignardé Escovedo avait empoisonné don Juan : il expira dans les plus horribles convulsions. Son cadavre se couvrit immédiatement de taches noires et livides, son corps se dessécha et sa peau était roussie comme si elle eût été brûlée⁴⁰ ».

Alexis Dumesnil (1738-1858)⁴¹ annonce en préambule de sa médiocre biographie de don Juan : « J'ai refait l'histoire de ce prince tout entière ; et, grâce à la singularité piquante des faits, je la crois assez touchante et assez dramatique pour intéresser quelques momens le lecteur. » Il

⁴⁰ M. DE MARLIANI, *Histoire de l'Espagne moderne*, t. 2, Paris, 1841, p. 52.

⁴¹ A. DUMESNIL, *Histoire de Don Juan d'Autriche*, Paris, 1827

ne formule aucune autre thèse que celle de l'empoisonnement, sans d'ailleurs citer aucune source : « On ne sait point au juste qui donna le poison. Quelques-uns en accusèrent le cuisinier du prince, d'autres avaient vu un prêtre se glisser furtivement sous son pavillon ; on parlait aussi de bottines parfumées dont le roi lui avait fait présent. Il était difficile que les médecins se trompassent sur des signes manifestes et infaillibles : don Juan avait fini dans d'horribles convulsions ; aussitôt après sa mort, son cadavre s'était couvert de taches noire. »

John Lothrop Motley (1814-1877)⁴² relève les inévitables soupçons de poison. Il relate l'arrestation et l'exécution des deux Anglais Ratcliff et Gray, accusés d'avoir été employés par Walsingham pour assassiner le gouverneur des Pays-Bas. Il voit dans cette accusation « sans doute un mensonge infâme », mais vu les soupçons portés sur Philippell, « ce n'était pas le moins probable qu'une ou deux victimes innocentes soient exécutées ». « Maintenant que le temps nous a révélé bien des mystères, maintenant que nous avons appris des lèvres de Philippe et de celles de ses complices de la manière exacte dont Montigny et Escovedo ont été mis à mort, le monde ne sera guère très charitable en ce qui concerne les autres imputations » : on ne prête qu'aux riches. Lothrop Motley note cependant qu'il n'y a aucune preuve, que divers criminels potentiels et diverses motivations ont été cités. Il conclut avec sagesse : « Il faut cependant admettre qu'il y a suffisamment de causes incontestées de sa mort pour rendre superflu de chercher plus loin à élucider le mystère. La peste faisait rage dans son camp et avait enlevé un millier de ses soldats en quelques jours, alors que ses souffrances mentales avaient été suffisamment aiguës pour transformer son cœur en cendres (*sic*). Déçu, tourmenté par l'ami et l'ennemi, soupçonné, insulté, brisé d'esprit, il n'était pas étrange qu'il doive se révéler une victime facile à une maladie contagieuse devant lequel de nombreux hommes plus forts tombaient quotidiennement. »

⁴² John Lothrop Motley, historien américain « grand public » spécialisé dans l'histoire des Pays-Bas au sens moderne, auteur notamment de *The Rise of the Dutch Republic* en trois volumes, cité ici au t. 3, New York, 1856, p. 254-255.

Nestor Considérant (1824-1877)⁴³ évoque l'épuisement moral du héros avant de se rallier aux tenants de la thèse de l'empoisonnement. « Quand il se vit l'objet des soupçons du sombre tyran qui régnait à Madrid et qui semblait vouloir l'abandonner à lui-même au milieu d'un pays révolté, il tomba dans une langueur profonde qui épuisa en quelques jours le reste de ses forces. » Puis : « Presque tous les écrivains du XVI^e et du XVII^e siècle accueillirent sans protestation ni réserve le bruit d'un empoisonnement dont Philippe II était publiquement accusé », et le témoignage des auteurs du temps ne peut être dédaigné, car il « constitue encore actuellement le seul moyen de preuve que l'on puisse administrer ». Il relève la jalousie, la méfiance de Philippe II devant les ambitions de son demi-frère, sa facilité à se débarrasser de ses ennemis, comme peu auparavant Escovedo, homme de confiance de don Juan. Il impute même à Philippe II l'ignominie de son dépeçage du cadavre pour le transport et y voit une profanation volontaire, bien qu'elle s'accorde mal avec la réception fastueuse de ses restes organisée à l'Escurial.

Sir William Stirling-Maxwell (1818-1878)⁴⁴ est selon moi le meilleur biographe de don Juan. Son important ouvrage reproduit en annexe un grand nombre de documents intéressants et porte une grande attention au contexte stratégique et politique des derniers jours du héros. De son agonie, depuis le 17 septembre où il est pris par la fièvre, il fait un récit sobre, fondé sur les courriers conservés, dont sa compatriote Marjorie Bowen s'est manifestement inspirée, reprenant dans son récit tous les éléments connus en leur donnant un caractère romanesque, donnant surtout au duc de Parme un rôle qui n'est suggéré par aucune source. Stirling évoque la maladie de Serbellone, lieutenant et vieux compagnon d'armes de don Juan, atteint le même jour : le médecin italien Hippolito Pennonio aurait alors prédit la mort du prince, alors que Serbellone en réchapperait, ce qui s'est effectivement produit. Il ne se prononce pas sur les causes de la mort, ne reprenant qu'une synthèse de l'autopsie et faisant état – fait qu'il est seul à évoquer – de murmures circulant dans

⁴³ N. CONSIDÉRANT, *Un problème historique. Mort de Don Juan d'Autriche*, Gand, 1855. L'auteur, juriste et journaliste, est l'auteur d'une assez bonne *Histoire de la Révolution du XVI^e siècle dans les Pays-Bas*, Bruxelles-Leipzig, 1861.

⁴⁴ Sir William Stirling-Maxwell, député conservateur écossais et historien hispanisant formé à Cambridge, est l'auteur d'un excellent *Don Juan de Austria*, 2 vol., Londres, 1883.

l'armée selon lesquels le docteur Ramirez avait mis une drogue mortelle dans le bouillon donné au patient, ceci sur ordre du roi.

Joseph Kervyn de Lettenhove (1817-1891)⁴⁵ donne deux ans après le précédent une version française des deux dernières semaines de don Juan, avec les épisodes croissants de fièvre, contractions musculaires, insomnie et délire, et ce jusqu'au 1^{er} octobre, où le jour fatal s'est levé dans les brumes flottant sur la Meuse. Il rapporte les suspicions de poison en citant le rapport du docteur Ramirez, disant avoir administré des remèdes contre le poison en raison de certains soupçons (« *Yde algunos remedios con alguna sospecha contra veneno* »). Pour lui, cependant, le typhus et l'épuisement sont bien les causes de la mort : « On reconnaît tous les caractères du typhus qui décime les soldats, et l'on se souvient que don Juan les visitait pour les consoler : c'est à leur chevet sans doute que la contagion l'a atteint » et « Le poison, cette fois, n'était pas nécessaire pour expliquer la fin de don Juan : son séjour aux Pays-Bas n'avait été qu'une longue agonie. Le corps devait se briser sous l'effort d'une imagination si ardente. »

Mgr Alexandre Joseph Namèche (1811-1893)⁴⁶, renvoie à la narration de Kervyn, qui vient de paraître (« on ne lira pas sans attendrissement ces belles pages ») et de Stirling (« qui fait surtout ressortir le caractère religieux de cette fin de l'héritier du génie et de la foi du grand empereur »). Il la répète cependant, avec plus de pathos et se plaît à relater le mot du mourant à son confesseur, citant un verset du livre de Job : *Nudus egres sus sum de utero matris meæ et nudus revertar illuc* (« Nu je suis sorti du ventre de ma mère et nu j'y retournerai »), évoquant ses regrets de ne s'être pas retiré dans un monastère comme il l'avait projeté. Namèche recense les accusations de poison et s'en remet à Kervyn. En note, il ajoute : « Plusieurs le crurent empoisonné. Les uns accusent le roi d'Espagne, à qui D. Juan étoit suspect ; d'autres l'abbé de Ste Gertrude. Ce dernier est indiqué très positivement par l'auteur de la Vie de Mornay. » Au contraire de Duplessis-Mornay, déjà cité, il évoque une autre source, Languet⁴⁷, qui n'ajouterait pas foi à ces soupçons :

⁴⁵ Cf. supra note 16.

⁴⁶ Cf. supra note 17.

⁴⁷ Apparemment Hubert Languet (1518-1581), diplomate français proche de Guillaume d'Orange.

Varia de causa mortis ejus dicuntur. Qui humanius loquuntur, quorum sententiæ accedere malo, dicunt..., cum ad morbum accessisset ingens animi dolor, illo ipso dolore eum contabuisse; dolorem inde conceperat, quod res suas videret in dies fieri deteriores (« Les versions sur la cause de sa mort varient. Ceux qui s'expriment avec plus d'humanité, et dont les opinions me semblent préférables, disent que, lorsqu'une grande douleur morale s'était ajoutée à sa maladie, il s'était consumé précisément à cause de cette douleur. Il avait conçu cette peine parce qu'il voyait ses affaires devenir chaque jour plus mauvaises »). Conclusion : « La douleur le tuoit, il n'étoit pas besoin de poison. »

3. Conclusion : de quoi don Juan est-il finalement mort ?

3.1. Le typhus

Pour la science médicale actuelle, la description des symptômes et de l'autopsie correspond assez clairement au typhus ou à la fièvre typhoïde. Il est parfois question dans les documents de « peste », mais le terme est alors utilisé pour toute épidémie à forte mortalité, et les symptômes décrits sont bien ceux de ces deux maladies. Les symptômes en sont proches : une phase de forte fièvre, de fatigue et des céphalées intenses, suivie d'éruptions cutanées qui s'assombrissent à un stade avancé, au thorax puis aux membres, et d'épisodes de prostration ou de délire. La médecine a aussi documenté l'autopsie des morts par typhus. La maladie s'avère très destructrice dans les cas les plus graves : nécroses et pétéchies de la peau, microhémorragies et œdème cérébraux, nécrose du myocarde, hémorragie et œdèmes pulmonaires, hémorragies des reins, de la rate et du foie. Le tableau dressé par le docteur Ramirez est compatible avec ces observations. L'altération de la couleur des organes résulte de l'accumulation du sang des hémorragies internes généralisées, d'autant que l'autopsie s'est faite le lendemain ; la nécrose du cœur est également observée.

Le typhus et la fièvre typhoïde sont causés par deux types de bactéries distincts et des modes de propagation différents, les circonstances de la mort de don Juan la reliant plutôt au premier qu'à la seconde. Le typhus est provoqué par des bactéries de la famille des *rickettsia* ; ses vecteurs sont le pou du corps et la puce du rat, ce qui le rend très contagieux. La

fièvre typhoïde est quant à elle liée à la bactérie *salmonella typhi*, qui se propage par l'eau ou des aliments contaminés. Les deux maladies se traitent aujourd'hui par des antibiotiques différents, mais sans soins, elles restent potentiellement mortelles, surtout pour les personnes fragiles, le typhus étant nettement plus dangereux. La variante épidémique du typhus est documentée comme typique des guerres anciennes, réputée pour suivre les armées et être souvent plus mortelle que les combats eux-mêmes ; elle causa des ravages énormes aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles dans les armées des Habsbourg et durant la guerre de Trente Ans⁴⁸. Une épidémie de ce type sévit bien alors dans la région namuroise, c'est attesté par don Juan lui-même et il est question de 2000 morts espagnols et de 1200 hommes soignés dans les hôpitaux, sans compter ceux hébergés ailleurs. Sa contamination est donc tout sauf étonnante, et il tombe d'ailleurs malade le même jour que son officier Serbellone.

3.2. La syphilis

Le « mal français » ou « les trogues », en un mot la syphilis, sont cités par certaines sources, qui ne sont pas les plus bienveillantes pour don Juan. Il est exclu qu'il ait péri de ce mal contracté de la marquise d'Avré, qu'il n'a croisée qu'en juillet 1577, car son évolution est très longue ; ceci d'autant la belle Diane est morte près d'un demi-siècle plus tard et qu'aucune source ne fait état de cette affection à son propos. À supposer même qu'il souffre d'une contamination vénérienne très antérieure, la maladie décrite ne correspond pas du tout au dernier stade de la syphilis.

3.3. Les hémorroïdes

Cette piste inattendue, soulevée par Bartolomé Bennassar, n'est pas sans fondement documentaire. Il est établi par les sources que don Juan souffrait de ce mal et même qu'il en a été soigné de façon plutôt radicale dans ses derniers jours. L'avis catégorique du chirurgien Chacón est interpellant, d'autant que si le médecin Ramiez a commis une erreur médicale en provoquant une hémorragie, comme il l'en accuse, ce dernier ne l'aura sans doute pas mentionné dans son rapport au roi.

⁴⁸ Voir notamment le chapitre « Le typhus, maladie de la misère et de la guerre » dans H. DELEERSNIJDER, *Les grandes épidémies dans l'histoire*, Liège 2021.

Chacón cependant ne se trouvait pas aux Pays-Bas, ce qui relativise la crédibilité de son avis. Surtout, les symptômes et l'autopsie révèlent une autre cause de la mort. Il n'est pas impossible qu'une perte de sang causée par les hémorroïdes et surtout leur traitement ait affaibli le malade et hâté sa fin, tout comme l'a fait plus certainement la saignée qu'on lui a infligée. La saignée, jadis pratique courante censée rééquilibrer les humeurs du corps selon une théorie sans fondement scientifique, a souvent eu de graves conséquences.

3.4. Le surmenage

La grande fatigue et la détresse morale du jeune prince sont parfois citées comme causes secondaires, voire principales, de son décès. Il est exact que sa situation militaire est délicate et qu'il est pris d'un grand sentiment d'abandon, dont témoignent les écrits de sa main. Son confesseur remarque aussi son découragement. On a cependant du mal à imaginer qu'un chef jeune et aguerri, jeune, bien nourri et bien entouré puisse succomber en deux semaines à un état dépressif. Les symptômes spectaculaires de sa maladie y sont aussi totalement étrangers.

3.5. Le poison

La relation de Ramirez quant à l'avis des médecins assistant à l'autopsie sème le doute : « *Se admiraron mucho de ver la corrupcion tan inutisada y nunca vista, aunque algunos dixeron que en otros se habia visto que habian muerto de veneno* » (« Ils ont été très surpris de voir une corruption si inhabituelle et jamais vue, bien que certains aient dit qu'ils l'avaient vue chez d'autres qui étaient morts de poison »). Le même Ramirez relate aussi avoir administré au malade des contrepoisons, ce qui prouve à tout le moins la crainte de telles menées criminelles.

Les sources et les auteurs anciens mettent en cause un grand nombre de supposés empoisonneurs : Philippe II et Pérez, le duc de Parme, les Anglais Ratcliff et Gray, l'abbé de Sainte-Gertrude, et même le prêtre Ramirez et un cuisinier. Cela fait vraiment bien du monde, et on serait plus convaincu si les indices, mais il n'y en a aucun, ou à défaut les soupçons, se concentraient sur un seul auteur. Le choix dramatique de Marjorie Bowen de faire du duc de Parme un coupable maléfique est peu crédible : Alexandre Farnèse semble en excellents termes avec don Juan

depuis qu'il est venu à son secours au début de l'année. Ce dernier l'a désigné pour son successeur alors que rien ne l'y obligeait, et la peine exprimée par le duc dans ses courriers semble aller bien au-delà de la convenance.

Qu'en est-il au plan médical ? Au ^{xvii}^e siècle, le poison était une méthode redoutable utilisée pour éliminer ennemis et rivaux. Les études sur le sujet se sont d'ailleurs multipliées⁴⁹. Apothicaires et alchimistes s'étaient fait une spécialité de ces assaisonnements végétaux ou minéraux dissimulés dans des aliments, des boissons ou des cosmétiques. Les substances en cause sont principalement la belladone, la ciguë, l'aconit (« casque de Jupiter »), l'if, l'arsenic et le chlorure de mercure. Les symptômes de leur ingestion sont variés, mais il est souvent question avant la mort d'hallucinations, de paralysie, de vomissements, de difficultés respiratoires, de douleurs abdominales et cardiaques. Certains dysfonctionnements, d'ailleurs impossibles à discerner des symptômes d'une maladie, sont observés par le docteur Ramirez, mais selon les signes à l'autopsie médicalement documentés aujourd'hui, aucune des substances citées ne peut tous les expliquer. La suspicion d'empoisonnement résultait généralement d'un changement soudain d'état après la consommation d'un aliment ou d'une boisson, et ce n'est pas ce qui a été observé chez don Juan ; dans ce cas, l'usage était de soumettre le contenu de l'estomac à un animal, ce qui n'a pas été fait, sans quoi le médecin n'aurait pas manqué de le noter. La présence de résidus de plantes ou des substances dans le contenu gastrique, qui fournit souvent des indices précieux, n'est pas davantage relevée. Ces éléments tendent plutôt à infirmer l'hypothèse de l'empoisonnement.

3.6. La piste anglaise

Un épisode curieux est rapporté par Strada dans son *De Bello Belgico* : peu après la mort de don Juan, deux Anglais nommés Ratcliff et Gray sont arrêtés et décapités sur la place du marché de Namur pour avoir été chargés par Walsingham⁵⁰ d'assassiner le prince. Ils avouent sous la torture, mais répètent leurs aveux sur l'échafaud : accusés d'avoir

⁴⁹ Voir ainsi L. BODIQU, F. CHAUVAUD et M. SORIA (dir.), *Le corps empoisonné. Pratiques, savoirs, imaginaire de l'Antiquité à nos jours*, Paris, 2014.

⁵⁰ Francis Walsingham (1532-1590), premier secrétaire de la reine Élisabeth I^{re}, surnommé « le maître-espion ».

conspiré contre leur reine, ils n'auraient été graciés par elle qu'à condition d'assassiner don Juan. L'anecdote semble véridique, même si elle est relatée et interprétée en sens divers par plusieurs anciens historiens. « *El Reclif dixo, que estando preso en la Torre de Londres, el senor de Walsingham le persuadio con grandes promessas que matase a don Juan* » (« Le Reclif a déclaré que pendant qu'il était emprisonné dans la tour de Londres, le seigneur de Walsingham l'avait persuadé avec de grandes promesses de tuer Don Juan »), rapporte le contemporain Herrera. Les historiens anglo-saxons défendent naturellement l'innocence des deux hommes⁵¹ : leur coup aurait manqué et ils n'auraient été exécutés que pour sauver les apparences, le commanditaire de l'empoisonnement supposé étant évidemment Philippe II.

Egremont Ratcliffe, frère du comte de Sussex, enfermé en 1576 à la tour de Londres pour rébellion, a bien obtenu de passer aux Pays-Bas après avoir offert à la reine de s'exposer à tous les dangers pour obtenir son pardon ; son comparse est quant à lui inconnu. La présence d'agents anglais à Namur n'a rien de surprenant : tout comme le roi d'Espagne octroie des pensions dans les Flandres à des rebelles à la reine, l'Angleterre entretient un réseau d'espions dans les territoires espagnols⁵². Il n'est cependant dit nulle part que les deux espions ont avoué avoir attenté à la vie de don Juan ou avoir tenté de le faire, ni même qu'ils en ont été positivement accusés, ce qui n'aurait pas manqué d'être le cas si une telle charge avait été retenue contre eux.

3.7. Conclusion

Au terme de cette longue enquête, commencée au hasard d'une lecture, je suis donc d'avis que don Juan est bien mort du typhus à Bouge le 1^{er} octobre 1578, alors que cette épidémie ravageait son armée. Cette affection souvent mortelle a pu trouver un terrain favorable sur un

⁵¹ P. DE RAPIN DE THOYRAS, *Histoire d'Angleterre*, t. 6, La Haye, 1733 ; J. LOTHROP MOTLEY, *The Rise of the Dutch Republic*, t. 3, New York, 1856 ; J. LINGARD, *Histoire d'Angleterre, depuis la première invasion des Romains* (traduction de P.G. DE ROUJOUX), t. 8, Paris, 1826 (citant P. Sadler et W. Camden).

⁵² John STRYPE, *Annals of the Reformation and Establishment of Religion, and Other Various Occurrences in the Church of England, During Queen Elizabeth's Happy Reign*, t. 2, part. 1, Oxford, 1824, p. 495-498.

organisme épuisé et surtout affaibli par les pertes de sang (hémorroïdes et soins inappropriés). Rien n'établit en revanche la thèse d'un empoisonnement.

Les lieux

Les hauteurs de Bouge ont été à plusieurs reprises le lieu de bivouac des armées espagnoles. Le site offre le double avantage stratégique de protéger la ville sans être enfermé dans ses murs et de contrôler l'accès au Brabant. En 1554, Charles Quint y concentre ses troupes pour faire obstacle à l'avancée en Haute Meuse des troupes d'Henri II. L'empereur est présent, mais l'affrontement n'a pas lieu, les Français se tournant vers le Hainaut. En 1577-1578, la menace vient du nord et des « Gueux » révoltés ; un camp est établi à Bouge dès avant la bataille de Gembloux, le 31 janvier 1578. Les tierscos espagnols et les mercenaires s'y retranchent à la fin de l'été. C'est à la fois mesure sanitaire et précaution stratégique, une grave épidémie s'étant déclarée parmi ses soldats, entassés dans des quartiers insuffisants autour de la ville. Les plans du camp sont dessinés par Gabriel Serbellone, assisté par Scipion Campi. Don Juan arrive à Bouge vers la mi-septembre, quand s'achève la fortification du camp, et demande à être logé au quartier du régiment de son ami et grand écuyer Zuñiga.

Cette occupation militaire de Bouge a été confirmée par l'archéologie, qui a relevé de nombreuses traces de campements à différentes époques ; l'étude du squelette d'un homme inhumé à la hâte, découvert en 2012, a conclu à diverses blessures et à un décès des suites de l'infection de ses plaies, peut-être en raison de la fièvre typhoïde⁵³. Il ne subsiste cependant aucun bâtiment contemporain de la mort de don Juan. La tradition situe le célèbre pigeonnier à l'emplacement de la tour de la ferme dite « de Don Juan », dans la rue Don Juan d'Autriche, ensemble de bâtiments du XVIII^e siècle modifiés au XIX^e siècle et aujourd'hui largement ruinés. Le squelette de soldat a été exhumé à 400 mètres de là.

⁵³ H. DÉOM et M. SIEBRAND, « Namur/Bouge : étude anthropologique d'un squelette inhumé à la rue de la Poteresse », dans *Chronique de l'Archéologie wallonne*, 2015, p. 180-182.

Une comète ?

Le médecin Ramirez rapporte que le jour de la mort de don Juan parut une grande comète « *que puso a todos grande admiracion* ».



L'apparition d'une comète était considérée comme signe de la disparition prochaine d'un grand personnage. Les annales astronomiques du temps ne mentionnent cependant pas ce phénomène, au contraire de la grande comète de 1577, dite de Tycho Brahe du nom

de cet astronome danois, observée quelques mois plus tôt, de novembre 1577 à mars 1578, et qui marqua les esprits au point de donner lieu à la frappe d'une médaille commémorative.

Les lendemains

Les funérailles du héros ont été souvent relatées, avec aussi quelques variantes, comme celle de la date, le lendemain du décès ou trois jours après selon les sources. Les régiments des diverses nations se disputent l'honneur de porter le corps, les Espagnols car il était le frère de leur roi, les Allemands, parce qu'il était né en Bavière, les « Flamands » parce qu'il était leur gouverneur. Le prince de Parme tranche en ordonnant qu'il soit porté tour à tour par six officiers des différents régiments. Le corps embaumé, revêtu d'une armure, de culottes brodées et de bottes, la Toison d'or sur la poitrine et la tête ceinte d'une couronne, est ainsi porté du camp jusqu'à Namur, entre les soldats alignés de chaque côté du chemin. Le long cortège avance lentement au son des tambours, les tercios laissant les piques traîner à terre. Il s'arrête à la porte de la ville et la bière est remise aux autorités civiles, qui le portent jusqu'à la cathédrale Saint-Aubain. La cérémonie funèbre a lieu devant le catafalque tendu de sombres draperies et le corps est inhumé sur place, sous une simple dalle.

Au printemps suivant, Philippe II ordonne que le corps de son demi-frère soit transféré en Espagne. Il est exhumé, coupé en morceaux au niveau des articulations et placé dans trois sacs de cuir, eux-mêmes enfermés dans une malle doublée de velours bleu, posée sur le bât d'un cheval. Sous la conduite de Gabriel Niño de Zuñiga, grand écuyer du défunt, l'expédition forte de 80 personnes quitte Namur le 18 mars, passe par Paris et s'embarque à Nantes pour Santander. Le corps arrive au monastère de Parrazes, où le roi les attend. On lui apprend que la barbe, la moustache et les sourcils ont été conservés, mais que la pointe du nez a un peu souffert. Strada raconte ici l'histoire improbable selon laquelle le corps est alors empaillé, les articulations de ses membres attachées les unes aux autres par du fil de fer, et habillé comme s'il était vivant. Les parties du corps sont en tout cas rassemblées dans un cercueil articulé, orné d'une croix fixée par un clou d'or et entourée de l'épée et du collier de la toison d'or. Veillées et offices s'enchaînent. Deux jours de voyage encore, avec une escorte de 400 cavaliers, jusqu'à l'arrivée à l'Escorial, le 24 mai 1579. Après des funérailles dignes d'un roi, le corps est placé dans une crypte proche du panthéon des souverains et de la salle des infants.

Ne restent à Namur que les entrailles du prince, et encore n'est-ce pas sûr, car l'espion Davison assure qu'elles ont été brûlées dans la chapelle du château de Namur. La pierre avec l'épithaphe de Don Juan d'Autriche se trouve toujours derrière le maître-autel de la cathédrale, mais si même les précieux restes ont été conservés à Saint-Aubain, on ignore ce qu'ils sont devenus, l'ancienne collégiale, cathédrale depuis 1559, ayant été démolie pour faire place à l'édifice actuel construit entre 1751 et 1767.

Quant aux biens du défunt, les choses ne traînent pas. Le 7 octobre déjà, depuis Namur, Gonzalo Vallejo, le bijoutier de don Juan, adresse à Pérez un inventaire et une estimation de ses bijoux, vêtements et armes⁵⁴. Ses effets personnels, son argenterie et sa vaisselle sont vendus aux enchères à Namur⁵⁵.

⁵⁴ Lettre éditée par PORRENO, *Historia del serenissimo Señor D. Juan de Austria...*, p. 523-524.

⁵⁵ L. VAN DER ESSEN, « La vente aux enchères des effets de l'argenterie et de la vaisselle de Don Juan d'Autriche à Namur en 1578-1579 », dans *Bulletin de d'Institut Historique Belge de Rome*, t. 32, 1960, p. 113-169.



*** D. O. M. S.**
Sereniff. Principi JOANNI AUSTRIACO,
D. CAROLI Imp. Filio.
Post Mauros in Betica rebellantes subjugatos,
Turcarum maximam classem
Apud Patras eo Duce funditus fugatam, deletamque,
Cum in Belgio pro Rege ageret,
In Castris Bougranis
Continuatâ febre in ipso juventutis flore sublato :
Avunculo amantissimo Alexander Farnesius
Parma, Placentiaeque Princeps,
Huic in Imperio successor,
Ex mandato D. Philippi Hispaniarum & Indiarum
Regis Potentiff.
Hanc Altaris tabulam Cœnotaphii loco p. c.
CIO. IO. LXXVIII.

D.O.M.S.

*Au très illustre Juan d'Autriche
 fils de l'Empereur Charles.*

*Sous son commandement, après avoir soumis en Bétique les Maures révoltés
 et mis en fuite l'immense flotte turque, anéantie à Patras,*

*Alors qu'il gouvernait la Belgique au nom du Roi,
 sa fièvre ne cessa de monter, il s'éteignit à la fleur de l'âge [31 ans], dans le
 camp de Bouge, après qu'Alexandre Farnèze, prince de Parme et de
 Plaisance, eut été désigné par son oncle bien aimé comme successeur au
 gouvernement [des Pays-Bas], par mandat de Philippe, très puissant Roi des
 Espagnes et des Indes.*

Cette table d'autel tient lieu de cénotaphe
 1578



Le gisant du tombeau
 de don Juan à
 l'Escorial, œuvre de
 Giuseppe Galeotti
 (1708-1778).

La naissance de don Juan

La mère de don Juan est Barbara Blomberg (1527-1597), jeune fille de Ratisbonne avec qui Charles Quint a une brève liaison au cours du printemps et de l'été 1546. L'enfant naît en secret dans la même ville le 24 février 1547, selon certaines sources des mains de Vésale lui-même, appelé pour la circonstance. La jeune Bavaroise épouse ensuite Hieronymus Pyramus Kegel, qui endosse la paternité et obtient en 1551 une charge militaire à Bruxelles ; veuve en 1569, elle doit se retirer en Espagne. Brantôme a sur le sujet une version très personnelle : celle qu'il nomme Barbe Plumberger ou de Plombergh, lavandière ou boulangère à Bruxelles ne serait pas la mère du prince « *comme la plus part du commun l'a dict [...]. De l'avoir bien aymée et*



jouy, le faut croyre ; mais d'estyre mère de don Joan, ce sont abus ». Elle serait « depuis maryée au seigneur Reguel gentilhomme du pays de Namur ou Luxembourg »...

Albrecht ALTDORFER, *Charles Quint avec Barbara Blomberg* (ca 1534)
Ratisbonne, Städtische Museum.

Quelques biographies récentes

H. CAMBON, *Don Juan d'Autriche le vainqueur de Lépante*, Paris, 1952.

E. CHARLES-ROUX, *Don Juan d'Autriche. 1545-1578. Stèle pour un bâtard* (roman), Paris, 1959 et 1990.

B. BENNASSAR, *Don Juan de Austria. Un héroe para un imperio*, Barcelone, 2000.

P. O'M PIERSON, *Don Juan de Austria*, Alicante, 2001

E. CHARLES-ROUX, *Don Juan d'Autriche Bâtard de Charles-Quint*, Bruxelles, 2003.

J.-P. BOIS, *Don Juan d'Autriche (1547-1578) : le héros de toutes les nations*, Paris, 2008.

F. WAUTERS, *L'Audience de Don Juan d'Autriche. Essai sur le séjour dans les Flandres (1576-1578)*, Bruxelles, 2021.

